

GOVERNMENT OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL
ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 11922

CALL No. 910.40955/Fre

D.G.A. 79.



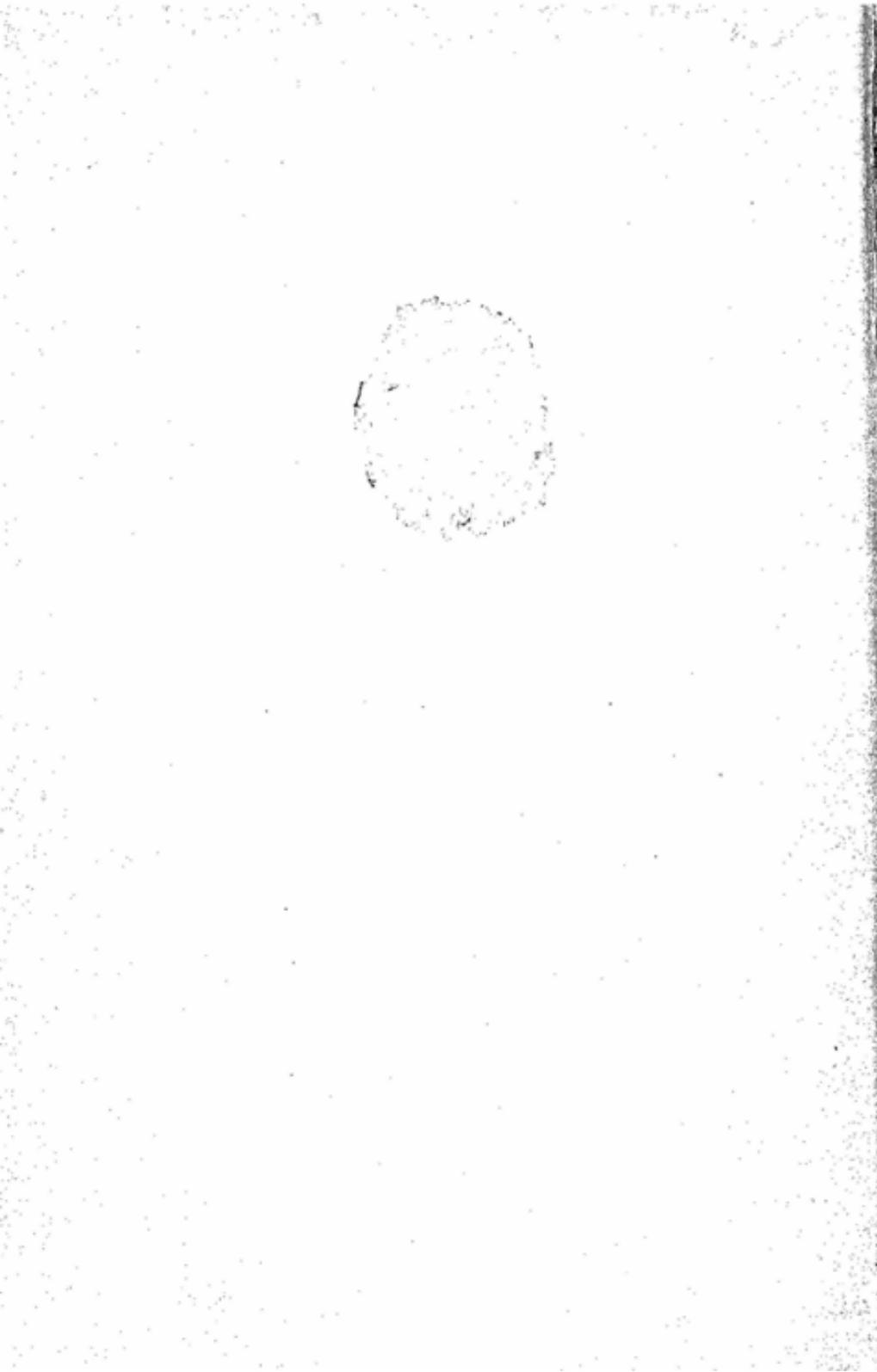






Fig. 1. — Pêche aux perles, à Ceylan.

NOT TO BE ISSUED LA

PÈCHE AUX PERLES

VOYAGE EN PERSE ET A L'ILE DE CEYLAN



PAR

PIERRE FRÉDÉ

OUVRAGE ORNÉ DE 25 GRAVURES

910.40955
FRC



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1890

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No 11922.....

Date 24.12.62

Call No. 910.40.255 / Fine

O.G.A. L. Reg. No. 89 of 1905.

LA

PÈCHE AUX PERLES



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

LA

PÈCHE AUX PERLES

I.

LA CARAVANE. — A TRAVERS LES STEPES.

Après avoir traversé la mer Caspienne à bord d'un vieux bateau à vapeur, nous abordâmes à Len-coran, qui était, il y a vingt-cinq ans, le dernier poste russe. Déjà à Ispahan, l'une des capitales de la Perse, on compte 720 kilomètres, que nous allions franchir par caravane.

Une caravane n'est pas chose facile à organiser : armer un navire pour faire le tour du monde ne demande pas plus de temps. Puis, il faut assurer les vivres du personnel et des animaux, en raison de la distance d'une étape à l'autre et du ravitaillement qu'on peut espérer le long de la route. J'ajoute que le musulman a toujours le temps d'arriver : *Mectoub Allah!* « C'est écrit », disent-ils.

Les voyageurs qui se risquent en un tel équipage ont à se munir d'une monture. Le docteur Roux, mon compagnon de route, prit un cheval. Je préférai un chameau : c'est moins embarrassant, moins difficile à nourrir dans un long voyage ; et d'ailleurs, perché à un mètre au-dessus de la bosse, on voit de plus loin ; mais on a du tangage et du roulis, souvent le mal de mer, quand on n'a pas les membres rompus. C'est une habitude à prendre. A la dernière heure, les musiciens et les bayadères en haillons qu'on attendait arrivèrent, munis de leurs instruments de musique, parmi lesquels un orgue de Barbarie, qui, dit-on, a beaucoup de succès dans le désert ; les habitants ne sont point encore parvenus à s'expliquer comment on peut tirer d'une boîte en bois une musique de cimetière en tournant une manivelle.

Toutes les bêtes de somme, une centaine de chameaux et autant de chevaux et de mules, étaient rassemblées sur un espace assez considérable, dans un pêle-mêle rappelant un marché à bestiaux. Les chevaux hennissaient, les mules brayaient, les *katirchis* (muletiers) hurlaient toutes les imprécations connues chez les musulmans. Les chameaux piaillaient comme des paons qui sentent arriver la pluie, en jetant à droite et à gauche des regards vitreux, et en agitant

leurs longs coux de cygne, au bout duquel s'emmanche une tête de lapin.

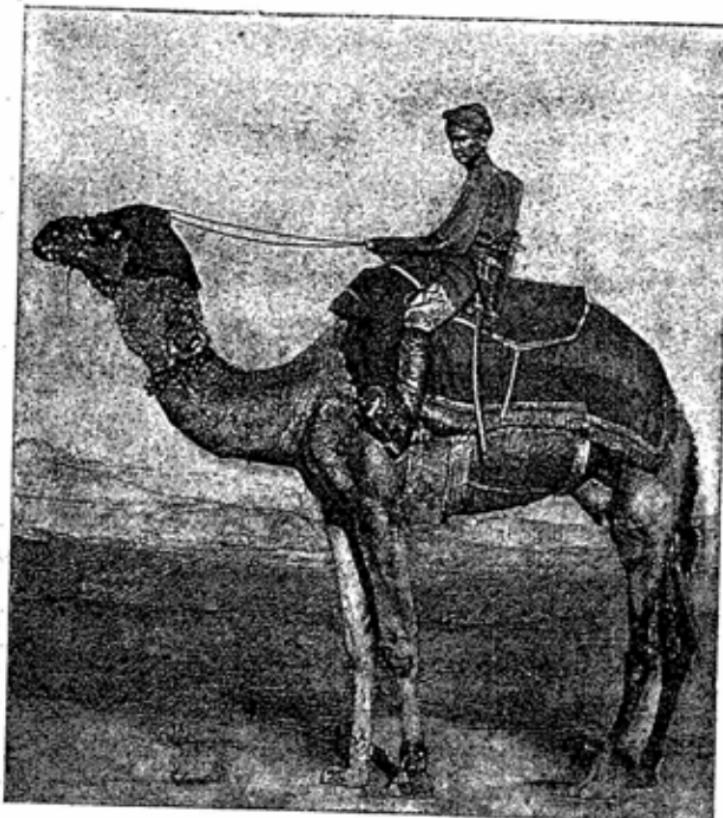


Fig. 2. — Chameau de course.

Accroupis sur le sol, les bêtes se relèvent lourdement. Leur conducteur, perché sur le sommet d'une sellette grossièrement façonnée, attendait le signal du
PÊCHE AUX PERLES.

départ. Je me fis hisser sur le mien, à 4 mètres au moins au-dessus du sol.

Cette flotte de quadrupèdes s'ébranla enfin. Chacun de nous prit, dans la longue file, la place qu'il souhaitait occuper, et non pas à la queue, quand on ne tient pas au plaisir d'être couvert de poussière comme une praline dans une enveloppe de sucre. Les chameaux défilèrent d'abord, puis les mulets, puis les chevaux. Pourquoi cette disposition? Le chameau, de ses pieds larges et plats, foule et pétrit le sol, tandis que le cheval et le mulet le soulèvent, le font poudroyer; et cette poussière étrangle et aveugle les voyageurs qui sont à l'arrière.

On va demander pourquoi la caravane prend à la remorque des musiciens en guenilles. Toute chose en ce monde a sa raison d'être. Des bandes de Kurdes, quelquefois d'Afghans, infestent les steppes de la Tartarie, guettent les caravanes pour les rançonner. Mais comme on connaît les faiblesses de ces bandits pour la musique et la danse, on emmène toujours quatre ou cinq bayadères et autant de musiciens; et lorsqu'on tombe sous la main de ces maraudeurs, on leur joue de l'orgue, du violon, de la flûte, du chaudron fêlé, n'importe quoi. Les femmes dansent et font danser ces maraudeurs. Après quoi, satisfaits de s'être

amusés, ils s'en vont en vous remerciant et vous souhaitant bon voyage; c'est un moyen comme un autre de se tirer de leurs griffes.

Bekoun, un *hadji*, c'est-à-dire un musulman qui a fait le pèlerinage de la Mecque, prit le commandement en chef de la caravane. C'est un homme de taille moyenne, d'une maigreur d'ascète; sa figure longue, étroite, était percée de deux trous au fond desquels s'enchâssait et brillaient des yeux noirs, d'un éclat de bête fauve. Au demeurant, un vieux Persan assez traitable, qui allait tout le temps fumer, prier, égrener son chapelet et dormir, s'en remettant à la Providence du soin de conduire la caravane.

Les caravanes ne marchent presque toujours que la nuit. Pendant les premières heures, les chameliers chantèrent dans un dialecte intraduisible, d'une voix ranque et gutturale, un air trainant, rythme particulier à tous les peuples primitifs. Cette musique manque de gaieté, mais elle fait, paraît-il, marcher la caravane en cadence.

A la pointe du jour, la caravane fit halte près d'un ruisseau de très bonne eau, assez boisé sur ses bords. Le soleil nous chauffait déjà la peau. Chacun s'abrita comme il put, au moyen d'une couverture de laine ou d'une natte de roseaux, attachée à deux bâtons fichés

en terre, et que l'on fit pivoter à volonté, selon que le soleil menaçait de nous envahir. Nos compagnons de voyage, des Anglais, avaient des tentes qu'ils dressaient. Les dames se fourraient sous les unes, les hommes sous les autres ; une heure après, ils y étonnaient et en sortaient pour s'étendre en plein air.

Vers le déclin du soleil, on se remit en route, après une solide collation.

Le jour tombe rapidement dans ces pays. Il était à peine cinq heures, et l'obscurité eût été profonde, si la lune n'eût paru d'un côté quand le soleil disparaissait de l'autre. Dans ces régions intertropicales, les nuits sont d'une fraîcheur excessive, surtout quand la brise de *Chirmel* souffle : ce vent est le plus sain ; le vent de *Teblad* est le vent des fièvres et de la mort. Le matin, les touffes d'herbe, les plantations de cannes à sucre, les rizières, les caféiers, les panaches des rose-lières, les feuilles des arbres, la crinière des chevaux, la toison des chameaux, nos habits, la barbe, tout était perlé de rosée. Pour échapper aux ophtalmies si redoutables dans ces solitudes, nous nous couvrions le front et les yeux d'un bavoir de mousseline ou de tulle de laine.

Dans les steppes, où le sol est si rarement arrosé par les pluies, cette eau atmosphérique, sous forme

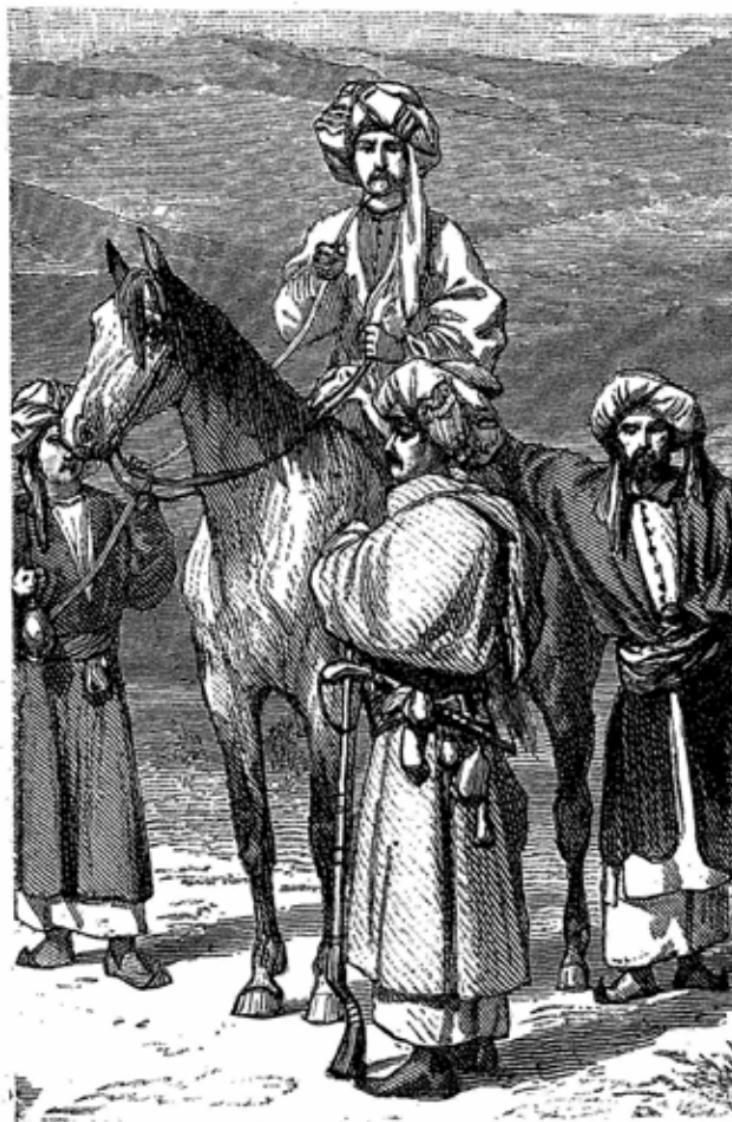


Fig. 3. — Afghans.



de rosée très abondante des nuits, rafraîchit les moissons du soir au matin et leur donne de la sève ; sans elle, les arbres ne produiraient point de fruits, les plantes ne pousseraient pas à graine, la terre resterait stérile.

Les provisions dont il est urgent de se munir pour ce genre de traversée se composent invariablement de riz, de sucre, de café, de thé, figues sèches, dattes, sel, huile, vinaigre, pastèques, farine ou galettes de maïs, vin, eau-de-vie et surtout de citrons. A certaines hauteurs du chemin, on trouve des agneaux, des chevreaux et de la volaille maigre. La pastèque est un fruit qu'on se garde d'oublier. Bien qu'exposée à la chaleur torride du soleil du désert, sa pulpe rose et juteuse, légèrement sucrée, d'un goût exquis, conserve toujours une fraîcheur délicieuse, tant qu'elle n'est point entamée. Un seul fruit suffit à désaltérer trois ou quatre personnes, son volume étant généralement assez fort.

Les musulmans ont une vénération particulière pour la pastèque. Il n'y a point de bananiers en Tartarie. « La pastèque est tombée du paradis, » a dit Mahomet.

Chaque matin, l'on campait auprès d'un ruisseau ou d'un puits. Les chameaux pliaient leurs jambes

calleuses de devant, puis celles de derrière, et on les déchargeait. On allumait des feux avec des roseaux ramassés dans le voisinage, on se groupait, les musulmans d'un côté, face à l'Orient, les parsis, en sens contraire; les chrétiens formaient un cercle à part. Les chameliers, noirs comme des diables, allaient, venaient, vociféraient, passaient leur colère sur le dos, les épaules et les flancs écorchés des pauvres bêtes de somme, dévorées par les mouches et dont les cris formaient des points d'orgue au milieu de ce concert infernal.

La nuit, à travers ces solitudes, et marchant l'un derrière l'autre, un à un, chacun n'a d'autre distraction que celle de contempler le ciel, dont les constellations, d'une limpidité d'escarboucle, se détaillaient comme une pluie d'étincelles, auxquelles se joignaient des myriades de lucioles voltigeant autour des buissons. La plus vive de ces étoiles, l'étoile populaire, la septième de la petite Ourse, brillait d'un éclat scintillant, verdâtre comme un glaçon des pôles et semblait être la plus profondément enchâssée dans l'immensité céleste.

Quelquefois, on campait près d'un village de pierre (en persan, *Tack-end*).

Les cris des chameliers, le hennissement des che-

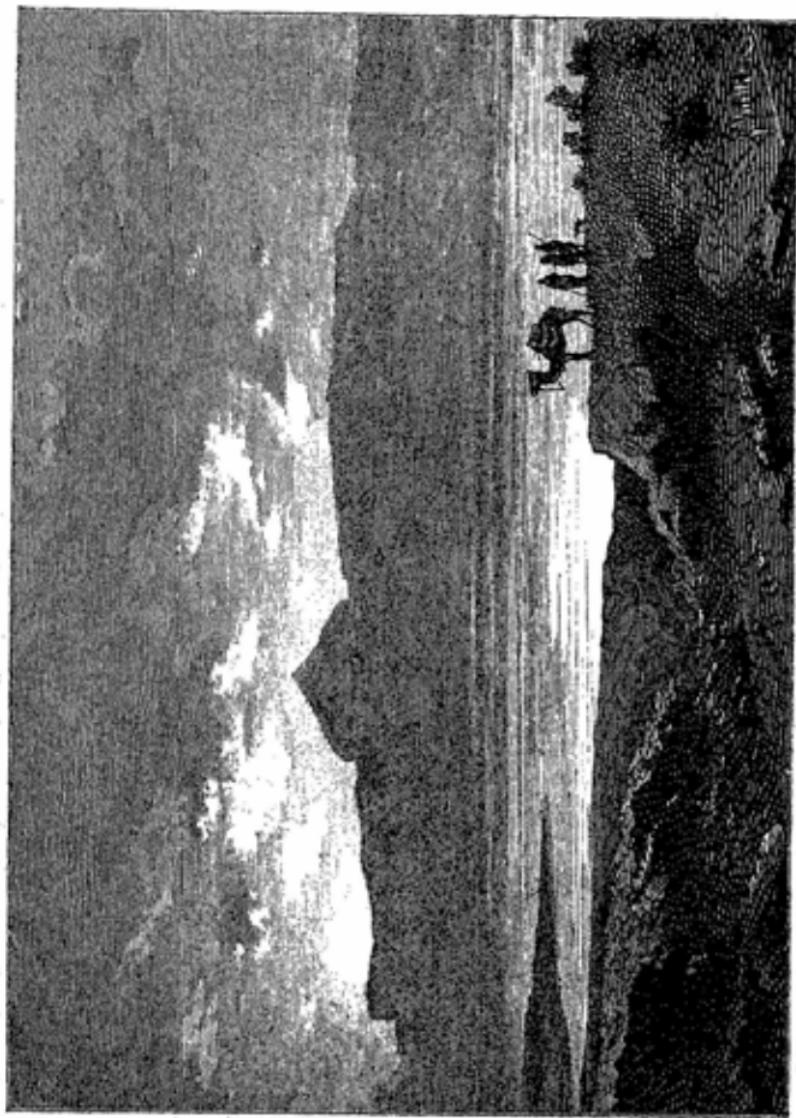


Fig. 4. — Campement pris d'un ruisseau.



vaux mettaient tous les habitants sur pied. Tous accouraient, apportant des provisions : lait de brebis, beurre, pistaches, raisins, chevreaux, agneaux, confitures sèches, miel, huile, tabac, qu'ils nous vendaient le plus cher possible. Des mendians, efflanqués comme des fuseaux, maigres, secs et parcheminés comme des momies, à peine vêtus de sales chiffons, coiffés de bonnets de peaux de mouton noir, râpés, venaient s'accroupir près de nous et demandaient l'aumône d'une voix lamentable.

Les enfants dansaient et cabriolaient ; beaucoup d'entre eux portaient des traces profondes de la petite vérole, qui a fait, de tout temps, en Perse des ravages horribles, jusqu'à dépeupler des cantons entiers. Des terrasses de leurs huttes, à demi cachées dans les arbres, des femmes, voilées jusqu'aux yeux avec des loques, nous regardaient et riaient de nos coiffures et de notre costume.

Il en fut ainsi tout le long de la route.

Aussitôt après que les bêtes de somme étaient déchargées et qu'elles avaient eu à boire, tous les musulmans allaient se grouper autour d'un conteur. Comme l'Arabe, le Persan est bateleur, poète et musicien. Il conte des histoires interminables, qu'il enchevêtre les unes dans les autres, de façon à faire

durer la curiosité de son auditoire aussi longtemps que possible ; mais chaque fois qu'il lève la séance en remettant la suite au lendemain, on lui jette quelques pièces de monnaie.

A mesure que le soleil s'élevait sur l'horizon, l'atmosphère, embrasée, se chargeait de vapeurs, s'agitait de ce mouvement étrange qui semble faire vaciller le sol et danser les plantes, les blocs de rochers, qui, en certains endroits, encombrent les chemins et les sentiers, petite image de ce phénomène connu sous le nom de *mirage*. Lorsque cette vibration a lieu sur une surface plane de quelque étendue, elle simule assez bien l'image d'un lac ridé par la brise, et les voyageurs qui cheminent sur un sol un peu plus élevé croient voir des nappes d'eau ; seuls, les chameliers ne s'y trompent pas.

De temps à autre, nous rencontrions des carcasses de chevaux et de chameaux, les unes blanchies par l'action du temps et presque pulvérisées, les autres abandonnées la veille ou l'avant-veille par les caravanes qui nous précédaient ou celles que nous avions croisées. Quelques-unes, en pleine putréfaction, répandaient dans leur rayon une infection pernicieuse et fétide, qui nous arrivait par bouffées. Des oiseaux de proie s'acharnaient à les dépecer. Si ces farouches

fossoyeurs n'existaient pas en Perse, la peste y durerait toute l'année. Il est rare que, pendant le cours d'une traversée, une caravane ne perde pas une ou plusieurs bêtes de somme, succombant à la fatigue ou à la suite d'une morsure de céraste, petite vipère cornue, verdâtre en dessous, gris de sable en dessus, plate et lente. Son venin est des plus subtils, elle n'est point hargneuse comme la vipère de Fontainebleau, et s'apprivoise facilement. Je n'essaierais point ce dangereux métier, à moins de lui arracher les crochets.

II.

ATTAQUE DE LA CARAVANE PAR LES KURDES.

A notre caravane s'était jointe, je l'ai dit plus haut, une famille anglaise, que nous avions rencontrée à Astrakan, et qui se composait de sir Willy Okham, de sa jeune femme, des deux sœurs de celle-ci, ravissantes jeunes filles de vingt à vingt-deux ans, et de deux jeunes Anglais amis de cette famille, sans compter les domestiques. Tous étaient armés de carbines de précision et de revolvers.

Les Anglais, très formalistes chez eux, ne sont pas, dit-on, plus amusants en voyage ; c'est là une erreur. J'ai longtemps vécu parmi eux à l'étranger, et tous ceux que j'ai rencontrés ou près desquels j'ai vécu dans le cours de mes voyages étaient des compagnons fort agréables. Ils sont en général instruits, observateurs, intelligents et curieux, spirituels, froi-

dément si l'on veut, mais gens pratiques et très serviables à l'occasion.

Nous n'avions qu'à nous applaudir de les avoir pour compagnons de route. Sir Willy et ses deux amis nous offrirent cordialement de pratiquer un genre de communisme assez fréquent dans le désert ou en voyage par caravane : celui de mettre en commun toutes nos provisions. Tout le long de la route, nous vécûmes comme des sybarites, si je puis me servir de cette expression dans les sables de l'Asie centrale.

Nous cheminions depuis dix jours, et jusque-là rien n'était venu troubler notre quiétude.

Le matin du onzième jour, au lever du soleil, comme nous entrions dans les chaînes du Zagros, tout à coup la caravane s'arrête ; ce n'était pas encore l'heure de la halte. Nous entendons que l'on se dispute en tête de la colonne. Nous sommes engagés dans le fond d'une étroite vallée, bordée de hauteurs boisées.

Des hommes à cheval, une quinzaine, déguenillés, vêtus de larges pantalons de cuir rouge, festonnés du haut en bas de fils de soie fanés, armés de grands sabres en croissant, de longs pistolets à crosse ronde argentée, de canardières, richement ciselées et incrustées. Chacun porte une lance sur le dos. Les harnais

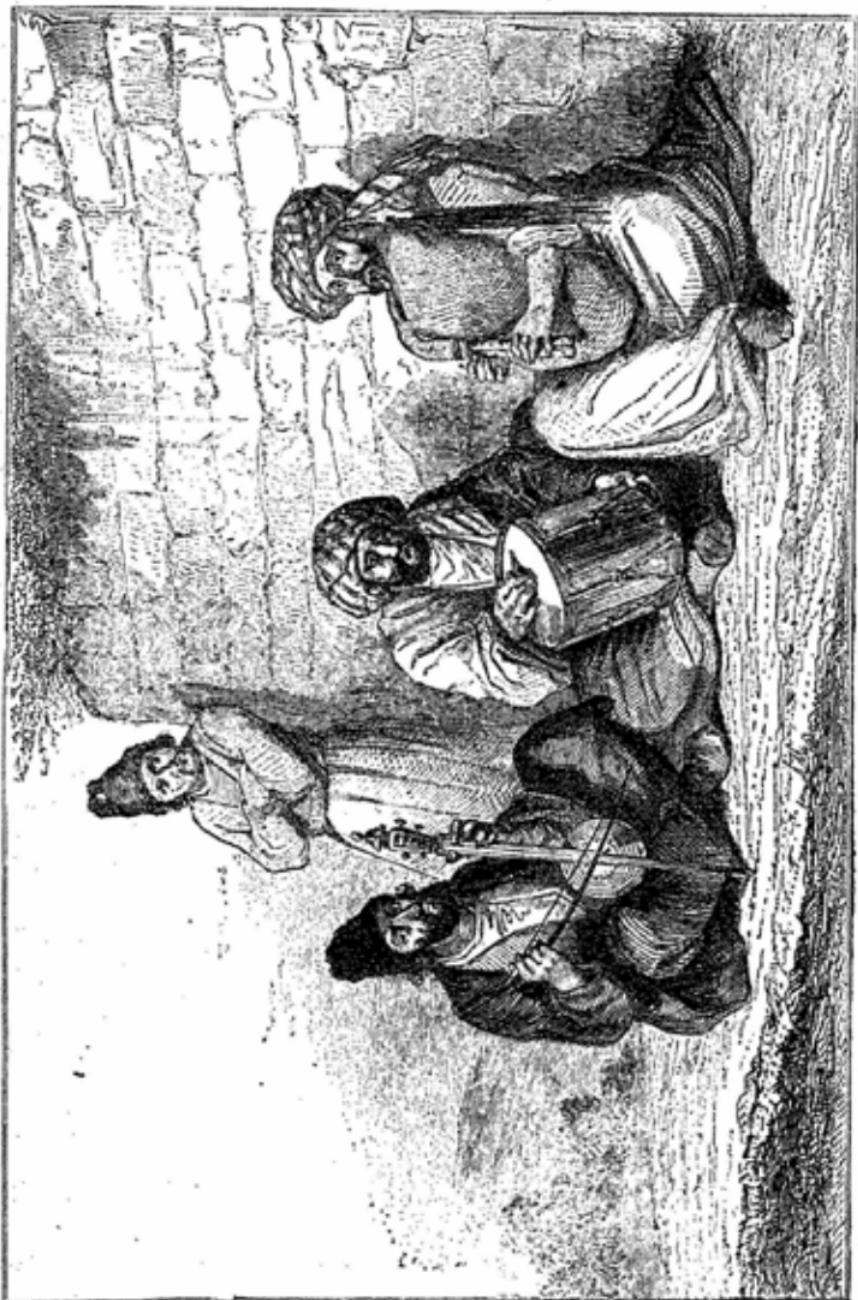
des chevaux sont soutachés de plaques de métal, rehaussées de fausses pierreries. Tous sont coiffés d'un singulier bonnet de peau de mouton noir (*harakal-pack*). A leur ceinture pendent un briquet, des pierres à fusil, un couteau dans sa gaine, un sac à tabac, une poudrière, des cartouches, une gourde d'eau, une pipe. Leur figure, noire comme celle des Abyssins, à demi couverte par leurs bonnets à longs poils, leur chevelure tombant en nattes sur les épaules, donnent un aspect étrange peu à leur avantage; ce sont des Kurdes descendus des montagnes de Zagros et de l'Haraoun, qui nous barrent le passage pour demander l'aumône, comme en Espagne, l'escopette à la main.

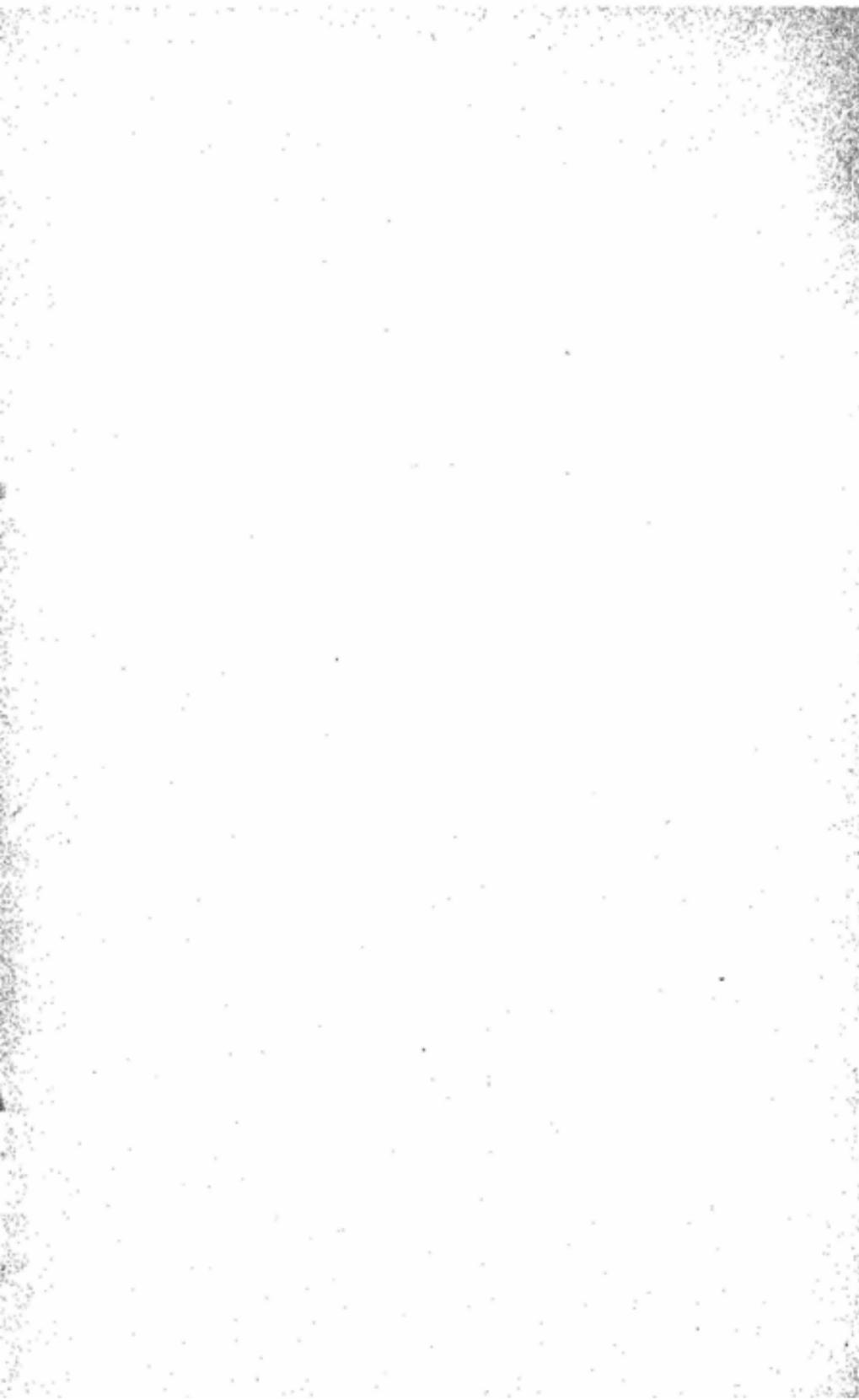
« Nous allons être dévalisés et pillés, disent les Anglais.

— Laissons-les s'expliquer avec Hadji-Bekoum, leur dis-je. Attendons qu'ils soient descendus de cheval. Un Kurde à pied a perdu sa force et son insolence. Si nous devons faire usage de nos armes, tirons d'abord sur les chevaux, et nous aurons facilement raison des hommes. »

Brusquement les cris cessent. Les sons lugubres de l'orgue se font entendre, puis une ritournelle nazil-larde sort d'une mandoline à deux cordes, faite dans

Fig. 5. — Musiciens ambulants de Bouchir.





une calebasse à long goulot, puis un tambour de basque, enfin un concert à faire tomber les chiens en épilepsie. Tous les brigands mettent pied à terre, laissant armes et chevaux à la garde de leurs domestiques car ils ont des valets, tout aussi bien que les gens riches.

Ensuite, les bayadères sautent prestement des ca-colets et commencent une de leurs danses indescriptibles. Les Kurdes se mettent aussitôt de la partie, sautent, gigotent, se démènent, se disloquent, chantent et crient. Les chants vont crescendo, la musique se fait plus bruyante, c'est un charivari inénarrable. Malgré leurs jarrets de fer, ils sont bientôt hors d'haleine et tombent épuisés sur le sol. Les danseuses sont anéanties, la sueur ruisselle sur leur peau safranée.

On se fait en Europe une idée fantastique de ces artistes nomades. On les croit en général jeunes, jolies, gracieuses, élégamment et richement vêtues de mousseline et de gaze pailletées d'or, d'argent, de perles et de pierres fines. Hélas! qu'un Parisien est désappointé!

Au lieu de ces almées, de ces houris superlativement belles, que rêve l'imagination, vous voyez des femmes laides, vieilles, fanées, ridées, rachitiques,

mal peignées, ratatinées, cuivrées, souvent couturées de petite vérole, vêtues de guenilles, portant aux bras et aux jambes plusieurs étages d'anneaux de cuivre oxydé qui leur verdit la peau, de fer rouillé, de verroteries de toutes les couleurs; la plupart ont le nez infibulé d'anneaux d'or ou d'argent, dont les filigranes sont emperlés. Elles n'ont pour elles, le plus souvent, que de fort beaux yeux, une chevelure admirable, mais aussi soyeuse que la crinière d'un cheval.

Bientôt les danses recommencèrent. Cette fois, tout le monde s'en mêla; les Anglais dansèrent avec leurs Anglaises, qui se pâmaient d'aise de voir de si beaux brigands. C'était à croire toute la caravane piquée de la tarentule.

Enfin, comme rien n'est éternel en ce monde, et que l'on ne pouvait passer sa vie à sauter, les Kurdes firent la quête avec une politesse qui nous surprit; chacun de nous jeta dans leurs bonnets quelques pièces de monnaie. Ces messieurs nous saluèrent assez gracieusement en nous serrant la main, et nous remerciant, avec beaucoup de salamalecs, du plaisir que nous leur avions donné, puis, remontant prestement à cheval, ils s'éloignèrent au galop, leurs lances sur le dos.

III.

LA PERSE. — ISPAHAN.

Le dix-neuvième jour du voyage, les approches d'Ispahan se firent sentir. Des mendians, des industriels de bas étage, des saltimbanques bordaient le chemin ; les coupoles et d'innombrables minarets aériens se détachèrent en silhouettes sombres dans le ciel, et de grand matin, nous entrions dans un faubourg de l'ancienne capitale de la Perse.

Les rues étaient déjà très animées. Les étudiants et les écoliers se rendaient aux *médressés* (collèges) et aux *maktabes* (écoles primaires) ; les artisans, à leurs ateliers. Là, comme dans tout l'Orient, à Bagdad ou en Turquie, en Égypte, en Syrie, les affaires commencent de très bonne heure. Les Européens seuls affrontent les brutalités du soleil, au risque de prendre une insolation, qui tue en quelques heures.

Aux portes d'Ispahan finissait la protection de Hadji-Bekoun. Un grand nombre de montures, chevaux, mulets, ânes, attendaient les voyageurs. Mon compagnon et moi nous enfourchâmes chacun un maître aliboron d'un roux splendide, nous méfiant des chevaux persans, qui sont d'une allure dangereuse.

Il nous fallut longer une foule de ruelles sinuées et étroites, une immense ceinture d'enclos, de vergers, de jardins splendides, gris de poussière, qui enveloppent la ville de toutes parts. Les grenadiers étaient en fleurs, leurs sanglants pétales se mariaient aux fleurs des orangers, des jasmins, des pistachiers, dont les parfums nous montaient à la tête. Presque tous ces jardins sont clos de grands cactus à feuilles d'agaves armées de dents et terminées par une aiguille redoutable. Le cactus-signier, qui donne des fruits bons à manger, mais d'une fadeur insupportable, est aussi un rempart impénétrable contre les maraudeurs ; ses feuilles plates, épaisses, sont couvertes de bouquets d'épines en forme de pinceaux d'une finesse extrême, dont il est difficile de débarrasser les doigts lorsqu'on mange les fruits.

Chemin faisant, nous passâmes devant des écoles, des bains, des mosquées ; nous croisions un grand nombre de cavaliers allant se promener hors la

ville, avant que le soleil fût trop haut sur l'horizon.

Les chevaux persans, pour la plupart, sont d'une beauté très remarquable. Le cheval arabe est petit, nerveux, svelte, d'une grande finesse de formes, bien supérieures, quoique délicates, à celles de son congénère de l'Iran. Mais le cheval persan est plus potelé, plus rond, plus développé dans ses formes, et d'une vivacité extraordinaire; cette vivacité le rend peu maniable, aussi la plupart des Persans portent-ils un petit casse-tête, formé d'un noyau de racine assez fort et d'un manche de la longueur de l'avant-bras. Dès que le cheval s'emballe, un coup appliqué sur le front l'étourdit et l'arrête sur place.

Nous arrivâmes à l'entrée de la ville, par la porte d'Abbas-Abad, percée dans les anciennes murailles d'Ispahan, construction de briques séchées au soleil et constellée, de proche en proche, de tours carrées, qui s'écroulent peu à peu et s'affaissent comme des tas de boue. Aux premiers rayons du soleil, des légions de lézards aux couleurs les plus vives, les plus diverses, bleue, vert émeraude, turquoise, jaune d'or, gris cendré à reflets brillants, tigrée, sortaient de leurs trous, s'accrochaient aux briques, aux troncs d'arbres, s'épanouissaient comme des lazzaroni au soleil.

Nous arrivâmes à un pont d'une trentaine d'arches, d'une étrange construction. De chaque côté, au milieu d'une muraille épaisse, est une galerie qui domine la rivière ; c'est le passage des piétons à l'abri du soleil ; on s'imagine qu'un volume d'eau considérable doit s'engouffrer dessous : il n'en était rien pour le moment, le lit est à sec les trois quarts de l'année, ce qui a fait dire à un Anglais, qu'on serait tenté de vendre le pont pour acheter de l'eau. Mais, à la fonte des neiges et des pluies d'automne, il est à peine suffisant pour donner passage aux avalanches d'eau qui tombent des montagnes.

Après vingt minutes de course, nous mêmes pied à terre à la porte du couvent des capucins arméniens, que les Persans ont le bon esprit de respecter et de protéger. Tous les étrangers qui se présentent, quelle que soit la religion qu'ils professent, y sont accueillis avec la simplicité des anciens patriarches.

On nous fit préparer un bain, et une heure après nous déjeunions avec les capucins et nous causions de Paris, de la France que nous avions quittée depuis plusieurs années, de la Russie, du choléra qui y sévissait alors, de l'état politique de l'Europe.

Dès le lendemain, le Père Andréa nous fit parcourir la ville en tous sens, les principaux quartiers,



Fig. 6. — Cavaliers persans.



particulièrement celui des Parsis, adorateurs du feu, des Européens et des grandes familles persanes, dont les demeures sont plus riches, plus monumentales.

Les vieux quartiers d'Ispahan ne brillent pas par un excès de propreté et de régularité; les rues, ou plutôt les ruelles sont tortueuses, étroites, sales, humides, vermineuses, étranglées entre deux lignes de masures pourries. Ces masures sentent le moisé, et ce qui rend encore la monotonie plus grande, c'est, pour ainsi dire, l'absence de vie extérieure autre part que dans les bazars, dans le voisinage des bains. Une populace en guenilles et les lamentations des mendians sont ce qui frappe le plus les oreilles et les yeux. Les maisons n'ont point de jour sur la rue, coutume que les Persans ont de commun avec la race arabe, qui a pour mobile la claustration, sinon absolue, du moins presque complète des femmes.

Ispahan, qui ne compte guère plus de 60,000 âmes, est bâtie au milieu d'une vaste plaine; le Zandaroun, ruisseau une partie de l'année, torrent redoutable en hiver, traverse la ville. Les maisons sont en briques séchées au soleil, ayant la forme de longs pains de savon, sans crépi, ce qui permet à la pluie d'y creuser de profondes rigoles, de ronger peu à peu les murailles et de les faire crouler en purée sur la

tête des habitants, mais elles sont, en dedans, pour la plupart, d'une élégance charmante. Y compris ses faubourgs, Ispahan a, dit-on, une circonférence de plus de 50 kilomètres ; c'est beaucoup dire, mais il est vrai que les faubourgs renferment d'immenses jardins, et que chaque maison n'abrite qu'une seule famille. Nulle part, pas même à Constantinople et au Caire, les bains publics n'y sont aussi beaux, aussi vastes et en si grand nombre ; beaucoup tombent en ruines.

Dans les quartiers autour des bazars, l'animation était assez grande ; des barbiers, des marchands de melons, de légumes, de gâteaux au miel, débités sur des corbeilles de saule, encombraient les rues. Les chameaux ajoutaient à l'encombrement. Ils sont là, ils y restent et prennent leurs aises. Sont-ils fatigués ? ils s'étalent en travers de la rue et obligent les passants à sauter par-dessus ou à rebrousser chemin. On vocifère autour d'eux, ils ne bougent pas plus qu'un terme et semblent se moquer des injures qu'on leur adresse.

Les toits sont plats, entourés seulement d'un mur d'appui de la hauteur du genou, pour faciliter les relations du voisinage et permettre d'aller chez son voisin, quand les femmes sont seules aux logis. « En

• été, cette toiture sert de chambre à coucher, » dit le Père Andréa. Tout le monde y couche et y dort pour

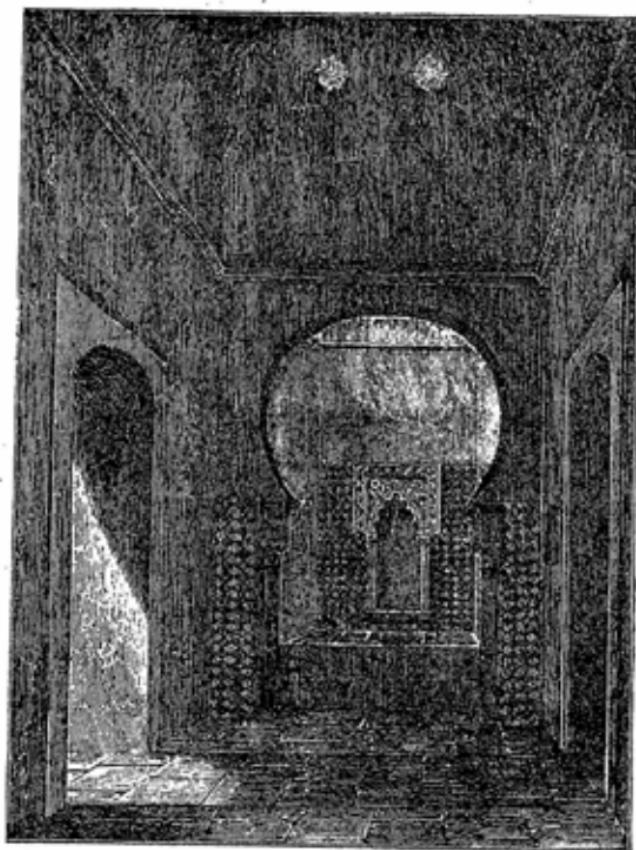


Fig. 7. — Bains musulmans.

ne pas se laisser complètement dévorer par les punaises. La punaise est ici endémique; elle circule

partout, passe d'une maison à une autre et fait ainsi le tour de la ville. Cet insecte précieux remplace le médecin et l'apothicaire, saigne tout doucement les habitants, chose nécessaire, paraît-il, sous ce climat qui active et exaspère la circulation du sang. On m'affirma sérieusement qu'en ce pays, la rareté des insolations, des coups de sang, des apoplexies, est due à l'intervention de ce petit parasite, qui grouille partout.

L'habitation persane n'a d'ouverture que sur des cours intérieures ou des jardins. A l'extérieur, une porte basse, à un mètre du sol, permet au propriétaire de grimper péniblement dans son immeuble, en entrant comme s'il entrait dans un four.

Les rues ne sont point pavées. On y jette toutes les immondices des maisons, rats morts, carcasses, tripes d'animaux tués pour les besoins de la cuisine, et comme l'air, en circulant librement dans ces cloaques, pourrait emporter les miasmes putrides qui engendrent la peste et les fièvres malignes, les habitants ont eu l'ingénieuse idée d'orner leurs maisons de larges auvents, de manière à laisser passer le moins d'air et de lumière possible. Si le choléra fait de tristes ravages dans les villes de l'Iran, il est évident que la propagation est due aux déjections de

toutes sortes, versées dans la rue pendant l'invasion de la maladie. Chaque année, elle y arrive à l'époque de la maturité des pastèques, dont les habitants usent à l'excès, et personne ne songe à nettoyer les voies publiques.

IV.

MŒURS ET COUTUMES DES PERSANS.

Dans les villes persanes, la vie se concentre à l'intérieur. Cet intérieur, chez les riches et les gens aisés, possède le bien-être que commande le climat : galeries en arcades, cours rafraîchies par des fontaines, des jets et des cours d'eau vive ; jardins couverts d'arbustes et d'arbres fruitiers, si touffus que la vue n'y peut pénétrer de nulle part.

L'ameublement se compose d'un amas de tapisseries, de coussins, de nattes fort riches chez les uns, déguenillées chez les autres, de coffres peints et badigeonnés de fleurs, fermés par des serrures ciselées à jour, de quelques miroirs dans des cadres de bois, peints et enluminés d'oiseaux, de papillons et aussi de guirlandes de fleurs. La propreté y est rare.

Le ménage, la fortune d'un Persan, tiennent dans un coffre ou deux. La cuisine est un réduit mal-propre, où l'on remise quelques poteries, quelques plats en faïence, des vases en cuivre. On mange comme au temps des patriarches, tous au même plat, assis ou à demi couché par terre, appuyé sur les coudes. On se sert très rarement de cuillères et de fourchettes, on a plus tôt fait de se servir de ses doigts, c'est plus économique, moins propre, il est vrai, mais on n'y regarde pas de si près. Le linge de poche est à peu près inconnu ; on se mouche avec les doigts.

Il serait difficile de juger du génie architectural et artistique des Persans d'après leurs habitations, complètement ou à peu près dépourvues d'enjolivements. C'est dans leurs nombreuses mosquées qu'il faut étudier leur esprit inventif, la finesse exquise de leur goût, leur patience à exécuter un travail d'art quelconque. On y voit des choses telles qu'on ne peut en rêver que dans les palais des califes, semés de perles, de diamants, de rubis, d'émeraudes, etc. L'extérieur des monuments ne manque pas non plus d'originalité. Cet assemblage de briques vernissées, de toutes les couleurs, formant des dessins bizarres, a bien son mérite, sans doute, mais cela n'est que de

la mosaïque de maçon, collée sur les murailles des minarets, les façades extérieures, les portes de la ville, et qui disperse en mille facettes les rayons du soleil.

A l'intérieur, les mosquées sont remplies de merveilles. Leurs richesses fabuleuses, leur ornementation répondent bien à l'idée qu'on se fait des splendeurs féeriques de l'Orient. Sous leurs coupoles ruisseantes de dorures, de peintures aux couleurs éclatantes, où les parfums brûlent nuit et jour, on se croit transporté dans les palais des *Mille et une Nuits*. L'or, l'argent, les pierreries les plus précieuses, les ivoires, les coraux, les albâtres, les marbres transparents les plus rares, les porphyres, les jades les plus étranges, vous étonnissent, vous enchantent. Ces lampes d'or, aux ciselures exquises, ces grilles d'argent massif, ornées, creusées, fouillées de réseaux inextricables; ces peintures dans le goût du pays, mauvaises si l'on veut, mais d'une naïveté charmante et d'un coloris, d'une vivacité de ton étranges; ces guirlandes, ces spirales, ces losanges, en un mot, ces arabesques qui ornent de la base au sommet les colonnes, les arceaux, les coupoles, vous brisent la vue. Il est impossible de rencontrer ailleurs qu'en Perse de tels ornements, et l'on ne se lasse pas d'admirer le génie poétique de cette nation.

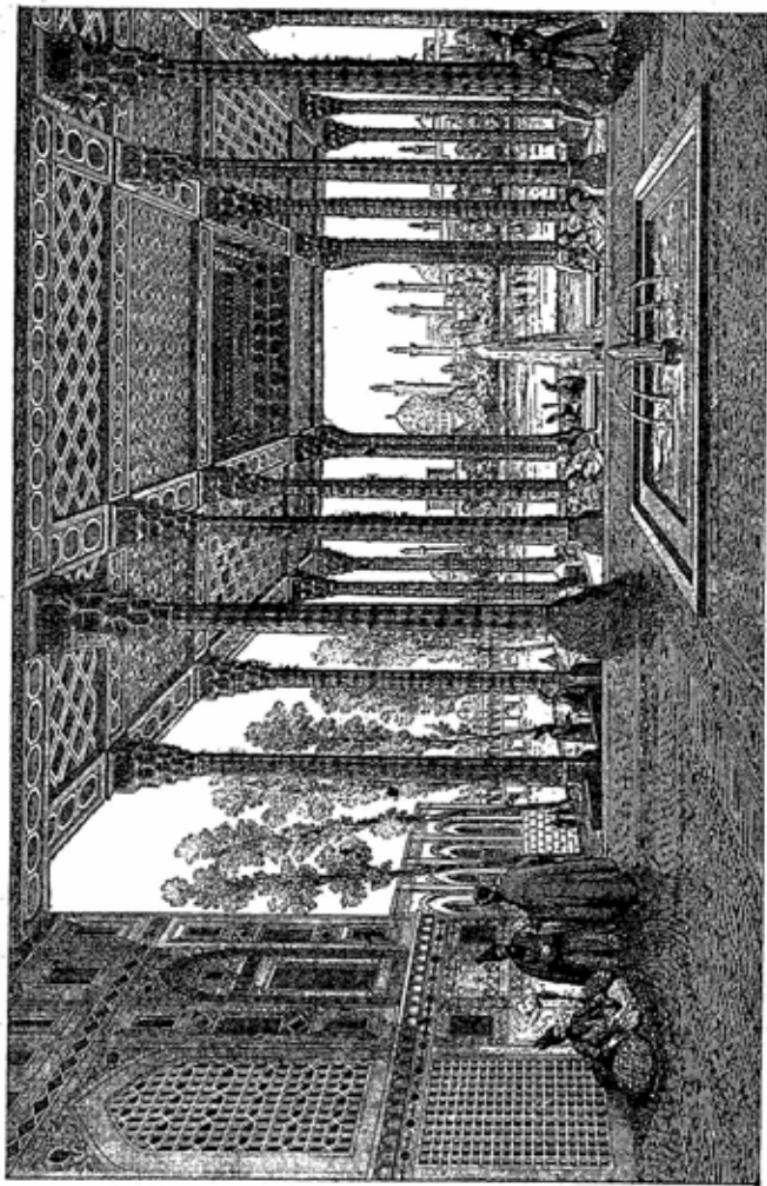


Fig. 8. — Pavillon des miroirs, à Isfahan.



Le peuple qui a créé, par les seules ressources de son génie national, ces incomparables merveilles a évidemment des aptitudes à la civilisation. Le Persan est extrêmement vif, intelligent, spirituel. Il n'a pas, comme le Turc et les autres musulmans, l'orgueil farouche. Sans cesser de croire au Coran, il ne se montre pas ennemi des autres croyances; le fatanisme religieux est ici moins ombrageux, moins brutal qu'en Turquie.

Les bazars occupent des rues entières, et là comme en France, au temps des maîtrises et des jurandes, chaque genre d'industrie a un quartier spécial. Quand le Persan sort pour ses provisions, il lui faut parcourir les quatre coins de la ville, et Ispahan est peut-être dix fois plus grande que ne le comporte le nombre de ses habitants. En Perse, on compte le temps pour rien : le Persan n'est jamais pressé.

Ce sont les hommes qui font la cuisine, les femmes restent à la maison ; si le dîner n'est pas prêt ce soir, il le sera demain, elles n'ont rien à dire ; si elles ont faim, elles boiront des sorbets ; si elles ont soif, elles mangeront des marrons, des amandes de pistache, et des pépins de melon pour amuser leur estomac. Les femmes, toujours voilées, vont se promener dans ces bazars en allant au bain, et ce ne sont pas les moins bruyantes ; on a un très grand respect pour elles.

V.

L'ILE DE CEYLAN.

Après un repos de quinze jours chez les capucins d'Ispahan, nous reprîmes une autre caravane, qui allait à Bouchir en faisant escale à Chiraz, la plus ancienne ville de la Perse, bâtie au milieu d'une plaine, et à cheval sur une douzaine de ruisseaux d'eau vive, fraîche et d'une limpidité de cristal.

Je n'ai pas l'intention de décrire la route que nous suivîmes ni l'aspect de la ville, connue dans le monde entier par ses délicieux et incomparables vins blancs, l'ambroisie des dieux! ni ses ruelles étroites et sombres, bordées de masures pourries. A part quelques mosquées, qui toutes sont fort loin d'égaler celles d'Ispahan, il n'y a absolument rien à voir. Là, comme dans cette dernière ville, les Persans sont sociables

et serviables, recherchent les étrangers. Beaucoup d'habitants parlent l'anglais, quelques-uns le français et se montrent heureux comme des enfants de causer avec nous.

Toutes les villes de la Perse se ressemblent ; mais Chiraz est enveloppée d'une épaisse ceinture de jardins, les plus délicieux du monde ; nulle part on ne rencontre un si joli paradis.

La caravane s'y arrêta pour déposer deux cents colis et en prendre autant pour Bouchir, où nous arrivons quelques jours après, en traversant d'énormes pâtés de collines pleines de vignobles et des vallées boisées de cafériers, de cannes à sucre, puis d'innombrables rizières, des champs de millet, et le plus souvent en suivant des sentiers plantés d'orangers et de pistachiers.

Plusieurs navires anglais s'y trouvaient à l'ancre. L'un devait quitter le port la nuit suivante pour Bombay ; nous n'eûmes que le temps de vendre nos montures à un Parsi, banquier de son état, et nous fîmes aussitôt porter notre bagage à bord de la *Betty*.

Trois semaines après, nous entrions dans le port de Bombay, en pleine fête des cocos, une foire hindoue qui n'a pas sa pareille dans le monde.

La pêche aux perles était notre objectif.

Mais le docteur Roux se ravisa : il renonça à Ceylan, préférant se rendre par terre à Calcutta. Nous nous séparâmes, en nous donnant rendez-vous à Pointe de Galles pour une époque déterminée, limitée à trois mois.

J'avais donc à exécuter seul le projet que je méditais depuis longtemps : voir la pêche aux perles sur les bancs de Manar, les plus riches du monde en coquillages perliers ; c'est à Manar que l'on a trouvé les splendides perles qui ornent les couronnes royales. Cette pêche allait bientôt s'ouvrir.

Je quittai Bombay pour me rendre à Colombo, en compagnie de mon fidèle El-Ahmar, que le colonel Stevenson, gouverneur de Bombay, un vieil ami de pension, avait mis à ma disposition depuis mon arrivée dans l'Inde. Je pouvais compter sur lui comme sur moi-même. Ce dévouement à toute épreuve, si rare en Europe, ne prenait sa source dans aucune arrière-pensée d'intérêt. Dans l'Inde, plus que partout ailleurs, on rencontre de ces fidélités et de ces dévolements que beaucoup de voyageurs ne s'expliquent pas et qui ne sont dus qu'à un fait bien simple : la bienveillance affectueuse avec laquelle on les traite.

El-Ahmar ajoutait à ses qualités morales une adresse

déplorable à jouer du *chakkaram*, petit instrument de fer, en forme de fer à cheval, mince, tranchant comme un rasoir sur sa courbe extérieure, et de plus, d'une habileté extrême à se servir heureusement d'une carabine. Le chakkaram est dans les mains de l'Hindou ce que le *lasso* est entre les mains du *gaicho* (vacher) des pampas, avec cette différence que le premier peut, à vingt pas, couper un homme en deux, décapiter un tigre, etc., et que l'autre étrangle avec son lacet un cheval, un bœuf et, au besoin, un homme.

En quelques jours, l'aviso à vapeur faisant le service postal entre Bombay et l'île de Ceylan nous déposa en rade de Colombo, où, aussitôt à terre, El-Ahmar se mit à la recherche d'une monture pour nous porter à Kankamunde. Cette monture fut un éléphant, misérablement harnaché; mais parmi les bêtes, comme parmi les hommes, l'habit ne fait pas le moine.

Tous deux perchés sur ce pachyderme, conduit par son propriétaire, un Cingalais cuivré, nous prîmes la route de Potalam en suivant la côte de Karritowo, bordée de cocotiers et de canneliers. En trois heures, notre éléphant tranchit les sept lieues qui séparent la capitale de l'île de Potalam, où nous couchâmes dans une *chaultri* (auberge).

Le deuxième jour, au coucher du soleil, nous entrions dans Kaukamunde. J'allai frapper à la demeure de M. Oliveira, prêtre retiré, pour qui le gouverneur de Colombo m'avait donné des lettres de recommandation.

A peine avions-nous mis pied à terre qu'un singe, qui se promenait devant la porte du presbytère, se permit la familiarité de sauter sur la tête de l'éléphant, en se servant de l'appendice nasal comme d'un tremplin, et s'établit sur son cou. Cette gymnastique ne fut pas du goût de notre monture, qui, du bout de sa trompe, aspira l'incivil et l'envoya de l'autre côté de la rue, à travers la fenêtre d'un tailleur, dont il creva le châssis de tissu qui tamisait la lumière et empêchait les moustiques de pénétrer dans sa boutique. Le tailleur, loin de se fâcher de cette escapade du pachyderme, lui offrit une des mangues dont il avait, à côté de lui, une corbeille pleine. Jozor, c'était le nom de l'éléphant, s'imaginant que cette récompense cachait un remerciement, reprit le singe estropié, étendu demi-mort près de la boutique, et le fit voltiger de nouveau par-dessus la maison, comme il eût fait d'un volant.

Le *senhor* Oliveira, d'origine portugaise, était né dans le pays ; le teint de sa figure répondait assez à

son nom. Depuis vingt-neuf ans qu'il habitait la bourgade de Kankamunde, il s'y trouvait bien et ne souhaitait point de la quitter.

Cet excellent homme jouissait d'une grande aisance. Il occupait une grande maison, un palais de *rajab* (prince), et y vivait en compagnie de deux jeunes Hindoues de seize à dix-huit ans, ses nièces, toutes deux orphelines, et d'une ménagère, qui portait le nom peu poétique de Camona, sobriquet très familier qu'en Espagne et en Portugal on applique à toutes les filles qui ont dépassé la trentaine, et qui signifie, — j'en demande pardon à mes lectrices, — « vieux jambon ».

Or, la segnora Camona était physiquement une créature hideuse, mais elle avait pour l'abbé des qualités bien inappréciables : elle avait élevé ses deux nièces et les aimait avec la tendresse d'une mère. Sa chevelure d'un noir d'ébène s'ébouriffait de tous les côtés, un vrai nid de cigogne. Ses yeux noirs et ronds de lapin s'abritaient sous des sourcils composés de quelques poils, raides comme la fourrure d'un hérisson ; ses lèvres bleuâtres recouvraient à demi des dents noires, images des clous de girofle. Sa peau, outrageusement râpée par la petite vérole, ressemblait à l'écorce d'un cantaloup trop mûr. Elle portait pour

tout vêtement une longue chemise, maculée comme une peau de jaguar, et nouée à la ceinture avec une ficelle de filaments de palmier.

L'habitude qu'ont les Cingalais de mâcher du bétel ou du bajon, préparé à la chaux, leur noircit les dents ; et quand on leur demande pourquoi ils pratiquent cet usage, ils vous répondent avec une naïveté enfantine, dont on ne peut s'offenser, que « c'est pour ne pas ressembler aux chiens, qui les ont blanches ».

Quand j'entrai dans la maison, il commençait à faire nuit. La pièce où je m'introduisis moi-même, faute d'un introducteur domestique, était assez sombre ; on en avait d'ailleurs soigneusement fermé les fenêtres avec des nattes épaisses, pour empêcher la chaleur et les moustiques d'y pénétrer.

« *Ave Maria!* » dis-je en mettant le pied sur le seuil d'un long couloir obscur, manière portugaise de saluer et de s'annoncer.

« *Ave Maria purissima,* » répondit une voix pleine, sonore, vibrante. « Que demandez-vous ? qui êtes-vous ? Entrez. »

J'avançai vers l'endroit d'où partait la voix, une grande pièce carrée.

« Le segnor Oliveira, s'il vous plaît ?

— C'est moi, » répondit un gros homme à face rûbiconde, mais bienveillante, sans bouger de la chaise berceuse où il était assis et en continuant de se balancer.

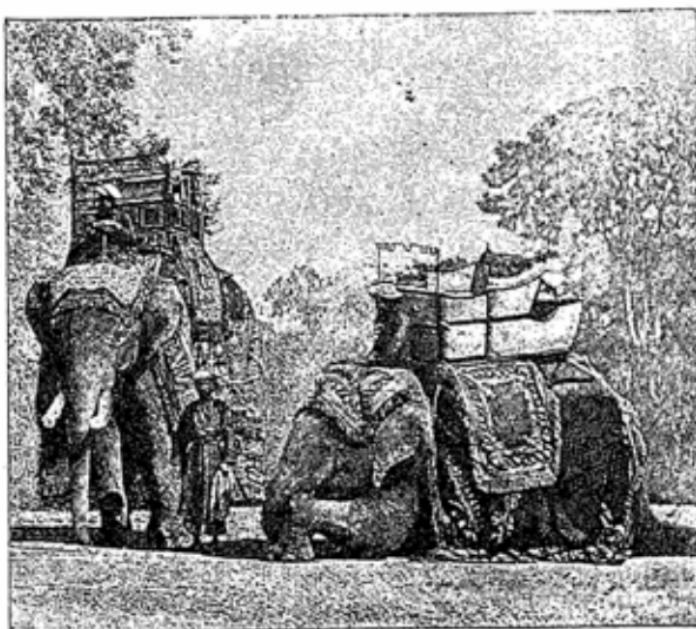


Fig. 9. — Éléphants employés comme porteurs.

— J'ai à vous remettre une lettre du colonel Stevenson, de Colombo.

— Holà! Margarita, Mimma, Camona, Camonetta, une lumière! » s'écria mon hôte, en se levant et arpen-

tant la pièce en tous sens avec la vivacité et l'impatience d'un homme qui a les jambes dévorées par des fourmis.

Personne ne s'empressant de répondre, il lança, du plat de sa main, un vigoureux coup sur une petite table à sa portée, qui la fit craquer de toutes parts. Enfin, une lumière fut apportée par une jeune et jolie Cingalaise, de seize ans à peine, au teint bistré, à la figure mutine et espiègle. M. Oliveira posa sur son nez, arqué en forme d'hameçon, ses lunettes à larges lentilles, rappelant les lunettes des médecins chinois, et commença la lecture de la missive sur le diapason d'un *oremus*. Après l'avoir examinée dans tous les sens avec la même attention que si c'eût été une bulle du pape, il se moucha, et toussa fortement.

Pendant ce temps, j'examinai mon hôte, et l'examen, je dois l'avouer, malgré tout le respect que je devais à son âge et à sa position sociale, ne fut pas tout d'abord à son avantage. Sa face un peu enluminée attestait des goûts d'un disciple de Lucullus ; ses gros et grands yeux, un peu saillants, ajoutaient à sa figure les caractères de la sensualité. Sa bouche, encadrée de deux lèvres puissantes, d'un rouge bleu, appuyait assez fortement cette opinion.

Après la lecture de la missive, il toussa encore une

fois, et me regarda avec la scrupuleuse attention d'un gendarme lisant sur un passeport le signalement d'un voyageur.

J'attendis qu'il m'adressât la parole et tout au moins m'invitât à m'asseoir.

« Asscyez-vous donc, segnor cavalier, » me dit-il.
« Quelle affaire vous amène ici? où comptez-vous aller?

— Je suis venu à Ceylan, » répondis-je, « pour voir la pêche aux perles et monter sur le pic d'Adam.

— La pêche aux perles, cela se peut, je ne dis pas non. Quant à escalader le pic d'Adam, c'est autre chose. Il faut avoir de solides jarrets, le cœur sain, la cervelle bien encaissée dans ses lobes, sinon il ne faut pas y songer... Quand on y grimpe, il ne faut pas avoir le vertige.

— J'ai le pied marin.

— C'est bien, nous tenterons l'ascension. »

La conversation fut très à propos interrompue par la segnorita Mimma, qui, suivie de sa sœur et de Camona, apportait une collation, composée de thé, de gâteaux, de pâtes sucrées, de fruits et de confitures, qu'elle posa sur une table de bois de tek, d'une dureté de fer, le seul bois que les fourmis blanches ne puissent pas ronger.

La fourmi blanche est une calamité à Ceylan. Quand

elle s'introduit dans une maison, elle ronge l'intérieur des charpentes, et un jour, au moment où l'on s'y attend le moins, la maison vous tombe en poussière sur la tête.

Après cette collation, qui dura assez longtemps, mon hôte se montra charmant causeur, me parla du pays où il vivait depuis si longtemps, un désert peuplé de reptiles, de scorpions venimeux, de bêtes féroces. Ces dernières, particulièrement les tigres, mangeaient de temps en temps des hommes, « mais il n'y avait pas, disait-il, grand mal à cela, vu que ceux qu'ils enlevaient étaient fortement soupçonnés d'être mal dans l'opinion du gardien du paradis ».

Je lui présentai un paquet de véritables cigares de la Havane. La conversation devint familière, facétieuse même.

M. Oliveira était assez verbeux : il fallait peu de chose pour exciter sa verve. Il parla de Ceylan, dont une moitié était l'antithèse de l'autre : ici, un paradis en miniature ; là-bas, un cloaque grouillant de bêtes immondes, principalement de crocodiles, très nombreux autrefois, dans les marais des environs ; mais ils s'étaient peu à peu retirés au loin ou s'étaient mangés les uns les autres.

Très fatigué d'une course assez longue, par un soleil

à cuire la peau d'un Mozambique, j'exprimai à mon hôte le désir de me retirer. Il appela Camona, la vieille servante aux dents de taupe, et lui donna l'ordre de nous conduire, moi et mon serviteur, à la chambre rose, préparée à mon intention.

Les murs de cette chambre, blanchis à la chaux, d'une teinte beurre frais, que M. Oliveira prenait pour du rose, montraient du haut en bas une constellation de clous de diverses formes, auxquels étaient accrochés mille objets divers, depuis des calebasses jusqu'à des serpents empaillés. Sur une des murailles, un vaste caier servant de bibliothèque renfermait des monceaux de livres en désordre, des journaux, quelques éditions dont la reliure accusait un âge contemporain d'Henri IV. Dans un coin reposaient des vieilles piques, des hallebardes et des armes antiques, dont le suisse de la paroisse se ser-



Fig. 10. — Croise du fusil en ivoire (art hindou).

vait dans les grandes cérémonies religieuses de Kankamunde ; une demi-douzaine de sabres de toutes les formes, de toutes les époques, et trois vieux fusils hindous, longs de 6 à 8 pieds, dont les bois portaient des restes d'anciennes incrustations et ciselures.

Entre les deux fenêtres, une glace, mouchetée de dépolis, reflétait de travers les solives biscornues du plafond. Puis venait le lit, ou plutôt une caisse en bois, posée sur quatre pieds, contenant deux matelas de bourre de cheval, recouverts de peau ainsi qu'une couverture, qui pouvait avoir été jadis jaune ou blanche, mais ayant en ce moment l'apparence d'une peau de panthère. Un vaste rideau de mousseline enveloppait le lit et garantissait celui qui devait y reposer des atteintes des moustiques.

Trois fauteuils, sculptés et ciselés d'une façon naïve, ouvrage d'un artiste du pays, atténuaien la nudité de la muraille où ils s'adossaient, en compagnie d'une table en bois de citronnier. De très belles nattes de jonc couvraient tout le parquet ; des châssis de toile de canevas fermaient les fenêtres.

VI.

LA PERLE.

Le lendemain matin, mon hôte vint m'éveiller. N'ayant rien à faire en ce moment, il se proposait de me servir de guide et mettait son écurie à ma disposition.

Son écurie se composait d'un éléphant du nom de Madoc et d'un cheval, qui paraissaient faire ensemble un excellent ménage. Quand ces deux amis sortaient de compagnie, ils s'étudiaient à marcher du même pas, et pour rien au monde on n'eût entraîné Madoc à marcher plus vite que son ami le bidet. Celui-ci restait-il en arrière, le colosse l'appelait de sa voix de chaudron fêlé, ou s'arrêtait pour l'attendre ; quelquefois, il le tirait par la bride ou le poussait avec sa trompe.

El-Ahmar, monté sur le bidet, amena Madoc, la monture ordinaire d'Oliveira, sous le péristyle, ombragé des deux côtés par des groupes de cocotiers à la houppé étoilée, et au haut desquels grimaçaient des singes et des guenons. Sur le bord du toit qui le couvrait, une trentaine de quadrumanes, rangés comme des hirondelles, montraient leurs dents ou s'épluchaient le dos et le ventre de la vermine qui les chatouillait ; d'autres encore plongeaient leur tête dans une pastèque, volée dans un champ voisin, pour se désaltérer avec la pulpe, dont ils sont très friands.

« Pourquoi, » demandai-je, « endurez-vous cette engeance criarde chez vous ?

— Il faut vivre avec ses ennemis : on finit par s'y habituer. Quand parfois j'en surprends un dans la cuisine, je lui attache à chacune des quatre pattes et à la queue des noix de coco, et la nuit je le chasse, à coups de fouet. C'est une comédie que je paie à mes nièces, qui se tordent de rire. Rien au monde n'est plus désopilant. Je vous laisse à penser les grimaces, les cris, les sauts, les bonds, les gambades, les culbutés que fait l'animal. »

A la voix de son maître, Madoc accourut gaiement, enfonça son long nez dans les poches du Padre, d'où il sortit quelques gâteaux, qu'il fit disparaître en un

clin d'œil dans sa vaste bouche. Puis il partit, nous dessus, abrités du soleil sous le *hodah* (palanquin) à rideaux. Madoc marchait assez rapidement, en se fouettant les épaules de ses puissantes oreilles, joyeux de courir les grands chemins avec son camarade le bidet.

« Pendant que nous cheminons vers Kondatchaï, » dis-je, « voudriez-vous me faire un petit cours élémentaire de conchyliologie, puisque nous allons à la pêche aux perles ?

— J'allais vous le proposer. »

Voici en résumé comment s'exprima mon hôte.

Dès la plus haute antiquité, les perles étaient connues dans l'Inde. On ne sait rien de précis à ce sujet, sinon que douze ou quinze siècles, peut-être plus, avant l'ère chrétienne, on exploitait déjà les bancs de Manar, les plus riches du monde en huîtres perlières.

Quels sont les premiers peuples qui se sont servis de la perle comme bijou ? on l'ignore. Il est probable que les habitants des archipels malais qui, pour la plupart, cherchaient dans la mer leur principale subsistance, ont dû recueillir celles qu'ils trouvaient dans les coquillages et s'en sont servis comme moyens d'échange. Leur rareté leur a donné une valeur qu'elles ont conservée jusqu'à nos jours.

Les Égyptiens, et avant eux les Assyriens et les

Babyloniens, plaçaient la perle au premier rang des pierres précieuses. Les Grecs ne connurent ce joyau qu'après la bataille d'Arbelles, gagnée par Alexandre. Les Macédoniens rapportèrent d'immenses quantités de perles, pillées dans les bagages de Darius.

Les Romains n'estimaient pas moins le produit de ce mollusque perlier, et le transmettaient comme un immeuble à leurs héritiers. Pompée rapporta d'une campagne en Asie trente couronnes de perles, dont il enrichit le temple de Vénus, qui en possédait déjà un certain nombre. Les perles devinrent assez communes à Rome. Les riches patriciens en ornaient leurs vêtements et leurs chaussures. La mère de Brutus, Servilia, reçut de Jules César une perle d'une valeur de plusieurs millions de sesterces, somme énorme en ce temps-là. L'histoire dit aussi que l'empereur Alexandre Sévère, ayant reçu d'un prince asiatique deux perles d'une grande richesse, en fit présent à sa femme.

A l'époque de la décadence de l'empire, les Romaines faisaient ruisseler dans leur chevelure, sur leurs bras, autour de leurs jambes, des colliers et des chapelets de perles.

La reine Cléopâtre possédait, paraît-il, une riche collection de perles et s'en ornait le corps jusqu'aux chevilles, coutume qui existe encore en Égypte. Tout

le monde connaît l'histoire de cette princesse et de ses deux perles, qui valaient chacune un royaume. La tradition rapporte qu'elle en fit fondre une dans un verre de vinaigre, qu'elle avala ensuite; c'est un conte absurde, le vinaigre n'a point une telle propriété. L'autre perle, tombée entre les mains des Romains, fut partagée en deux pour faire des pendants d'oreilles à la statue de Vénus du Capitole.

Un des Paléologue de Constantinople en possédait une grande collection ; on ne sait ce qu'elle est devenue.

L'empereur Soliman fit présent à la république de Venise d'une perle estimée 200,000 ducats. On suppose que c'est la même que le pape Léon X avait achetée d'un joaillier de Venise un prix considérable. La couronne impériale d'Autriche est ornée d'une perle du poids de 300 carats.

Les Maures de Grenade, qui développaient à leur cour tout le luxe asiatique, portaient aussi des colliers de perles d'une grande valeur et des chapelets qu'ils égrenaient sous leurs doigts en récitant les versets du Coran. Tous les Orientaux, Arabes, Persans, Hindous, aiment à orner leurs armes, leurs ceintures, leurs bonnets et jusqu'aux harnais de leurs chevaux, de toute espèce de pierreries.

Lorsque les Espagnols découvrirent l'Amérique, la plupart des peuplades du golfe du Mexique portaient des colliers de perles noires, qui avaient parmi elles la même valeur qu'on y attachait en Europe; elles ont encore aujourd'hui une valeur considérable, malgré leur couleur. Vers la fin du dix-septième siècle, les Espagnols avaient déjà ruiné les bancs de Panama.

La plus grande perle connue en Europe ornait jadis le chapeau du roi d'Espagne; j'ignore ce qu'elle est devenue. Elle était d'une fort belle eau, mais d'une forme défectueuse. Elle avait été rapportée des Indes et offerte en 1620 au roi d'Espagne par François Gogibus, natif de Calais, lequel a laissé un livre des plus curieux sur ses voyages à travers la Malaisie, la Chine, le Japon, la Corée, le Bengale et la Perse.

Les perles apparurent en France sous Henri II, avec Catherine de Médicis, mais on ne trouve nulle part mention de celles que possédait ce monarque. Le trésor des rois de Saxe renferme une collection de saphirs, les plus beaux du monde, et aussi une collection de perles, d'autant plus précieuse pour ces princes qu'elles proviennent toutes de coquillages perliers péchés dans un petit affluent de l'Elbe.

On voyait, il y a une quarantaine d'années, au musée Zozime, à Moscou, une perle parfaitement sphéri-

que, achetée d'un négociant de Livourne ; son éclat est

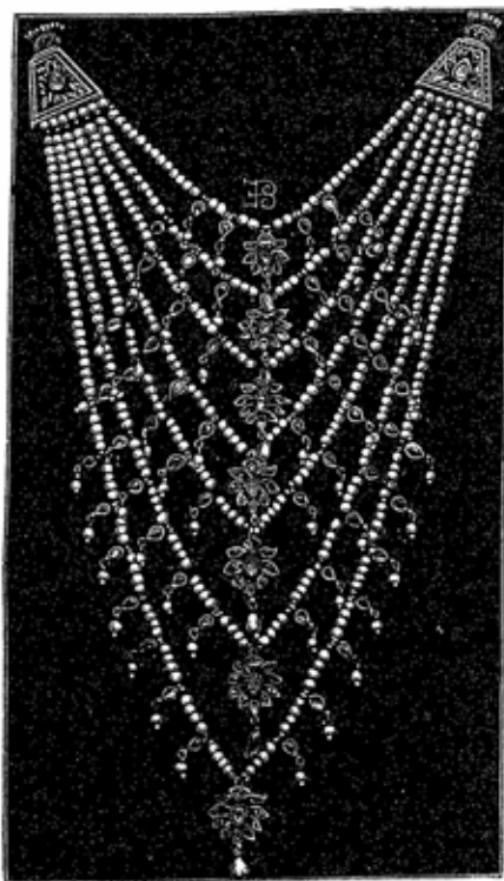


Fig. 11. — Pectoral en perles (art hindou).

si vif qu'au premier abord on la croirait transparente.

La Suède possède aussi quelques cours d'eau où l'on

rencontre des moules perlières, dont les produits sont d'une très mince valeur. Dans quelques rivières d'Angleterre, on trouve l'*unio margarifera*.

Une des principales perles de la couronne de la reine Victoria fut trouvée dans la Conway par un chambellan de Catherine d'Aragon, première femme d'Henri VIII. Ce fut un effet du hasard. Ce courtisan occupait ses loisirs à pêcher à la ligne : manquant d'appâts et ne sachant qu'accrocher à son hameçon, l'idée lui vint d'ouvrir un coquillage qui se trouvait à ses pieds, dans le sable : en l'ouvrant, une perle tomba, celle dont je viens de parler, et qui n'a d'autre mérite que d'être un produit du pays.

L'Écriture sainte parle de la perle, mais ne dit pas d'où provenaient celles que l'on connaissait en ce temps, où la plupart des patriarches préféraient un habit de peau de mouton à ce précieux produit des mers. Il est probable qu'elles venaient de la mer Rouge, dont les bancs sont depuis des siècles complètement abandonnés : les habitants du littoral, de Suez à Aden, ne sauraient dire où étaient les pêcheries. La reine de Saba, visitant le grand roi Salomon, est représentée toute couverte de pierreries et de perles ; le règne de ce prince se place entre 1016 et 976 ans avant Jésus-Christ.

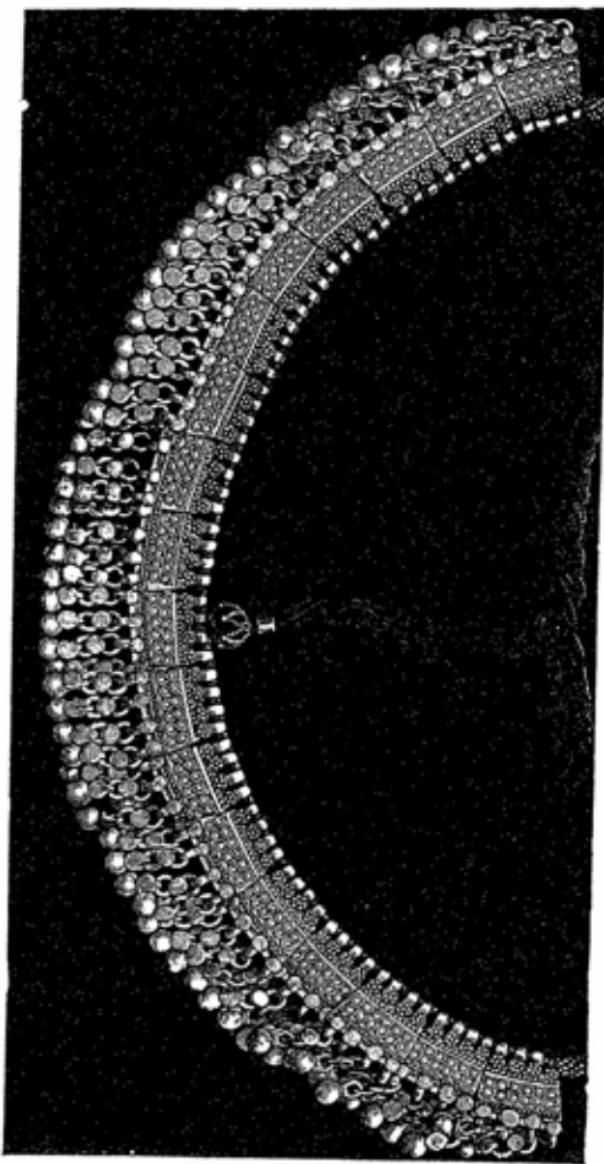


Fig. 19. — Collier de perles (art hindou).

Le shah de Perse, Feth-Ali, au rapport du voyageur Tavernier, possédait une perle qu'il avait achetée, en 1633, une somme équivalant à 350,000 francs. Cette perle, une des plus renommées de l'Asie, avait appartenu à Ben-Acepheh, sultan d'Aden, qui la tenait d'un musulman de Bénarès, en échange de 300 cavales, du plus pur sang arabe.

Les trésors d'Angleterre et de France renferment des perles très précieuses, disent les joailliers de Paris et de Londres. Si ces industriels se donnaient la peine de venir dans l'Inde ou chez les rajahs de Bornéo et des Célèbes, ils seraient peut-être moins affirmatifs ; mais je ne leur conseille pas de demander aux princes malais à visiter leurs trésors, de crainte d'y rencontrer un lacet de soie qui leur couperait la respiration. Les Orientaux n'aiment pas plus qu'on s'occupe de leurs joyaux que de leurs femmes.

Les perles, quelle que soit leur provenance, sont réputées commerciales quand elles sont lisses, sans ruban, d'une belle eau et d'un bel orient. On appelle *ruban* ces petites lignes fines comme un cheveu, qui font, en ondulant, le tour de la perle. L'eau d'une perle est sa couleur d'une pureté irréprochable ; son *orient* est une teinte chaude et nacrée, ou plutôt son irisation.

Chez les anciens, un collier de perles était le sym-

bole du lien conjugal. Malgré l'invasion despotique de la mode qui dépolit les mœurs, modifie profondément l'originalité des peuples, cette coutume se retrouve encore de nos jours chez les peuples d'origine étrusque : les Toscans sont restés fidèles aux croyances de leurs aïeux. Un fiancé se garderait bien d'omettre dans la corbeille destinée à sa future le collier traditionnel. Plus les rangs du collier sont nombreux, plus les perles sont serrées, plus le Toscan croit son honneur conjugal à l'abri de tout danger.

Les plus beaux diamants et les plus belles perles connus ont chacun leur histoire, histoire le plus souvent tragique. Si les princes de ce monde, les élus de la fortune, les protégés du hasard, savaient par quelles mains ont passé les perles qu'ils portent, les crimes qu'elles ont fait commettre, ce qu'elles ont coûté de peines, de souffrances, de fatigues, de sang, de larmes, de misère, d'hommes tués par la faim, par la fièvre, les épidémies, ces joyaux qu'ils laissent porter à leurs femmes en riches colliers, en bracelets, ils les repousseraient avec dégoût.

Les perles ne se rencontrent que dans un bien petit nombre de mollusques bivalves, très différents d'espèces et de formes. L'huître perlière proprement dite, celle de Ceylan comme celle du golfe Persique, ac-

quiert des proportions inonées ; on cite aussi les mullets ou les moules, les patelles, les oreilles de mer, les avicules et le marteau de mer, dont la conformation est si singulière ; les perles que donnent ces derniers sont de la couleur de la nacre, qui est un bronzé charmant.

Chaque archipel a son genre de produit, qui se répète toujours le même quant à la couleur, la forme étant due à un accident. Les perles roses viennent du Japon et des Célèbes ; les bronzées, des îles Gambier ; les noires, du golfe du Mexique ; les vertes, très rares, des archipels polynésiens et aussi des îles Mariannes ; les plus blanches, les plus recherchées, sont pêchées sur les bancs de Manar et aussi sur ceux d'Ormuz, dans le golfe Persique.

La perle blanche seule s'estime, comme le diamant, par le carré de son poids ; les autres n'ont qu'une valeur d'affection, de caprice. Quant à celles d'un rouge rubis, le prix peut être supérieur même à celui du diamant pour les rajahs malais. On n'en connaît que deux, qui sont entre les mains du rajah de Soulou ; elles ont été trouvées sur les bancs de Manar, il y a plus d'un siècle. Depuis lors, on n'en a pas rencontré d'autres, ce qui faisait supposer qu'elles ne proviennent pas d'une espèce particulière de mollusques. Le reflet ru-

tilant du rubis est, paraît-il, d'une limpidité et d'un éclat irréprochables.

A quoi est due cette teinte si remarquablement singulière? allez-vous demander. Les naturalistes prétendent que c'est à une maladie de la bête. Cette coloration est attribuée à une perturbation accidentelle, apportée dans les organes sécréteurs du mollusque par



Fig. 18. — Tête de païgne, décorée de perles.

une nonriture exceptionnelle, que l'animal a dû accepter, n'en ayant point d'autre à sa portée. N'y a-t-il pas des végétaux colorant la chair des animaux qui s'en nourrissent temporairement? pourquoi n'en serait-il pas de même au fond de la mer? Il y a, dans le fond des océans, des milliers d'êtres et de végétaux échappant à notre examen, parmi lesquels certains peuvent posséder des propriétés tinctoriales, comme la garance, l'indigo, la cochenille. Les mollusques ayant vécu dans ce

voisinage ou sur le passage de ces matières, poussées par les courants sous-marins, ont pu s'en nourrir. De là cette teinte rouge accidentelle non seulement de la perle, mais aussi de la nacre intérieure de la coquille. La cause qui a produit cette coloration cessant d'exister, les effets disparaissent.

Là-dessus, l'abbé Oliveira ajoutait :

« J'ai fait à ce sujet des essais ; ils sont en voie de réussir, et, si je ne me suis point trompé, je serai, dans quelques années, plus riche que les anciens sultans de Bagdad. »

La formation de la perle a été le sujet de beaucoup de mémoires. Les uns ont affirmé qu'elle se produisait comme le bêzoard, cette concrétion calcaire à laquelle on attribuait autrefois les plus merveillentes propriétés ; les autres ont imaginé et soutenu des théories qui ne méritent aucune attention. Les Chinois, que nous nous représentons volontiers comme des bouffons, en savent depuis des siècles plus long que tous les savants de l'Europe. Linné, le grand naturaliste suédois, adû ses titres de noblesse et une récompense pécuniaire du gouvernement de son pays à la pratique (comme d'une découverte qui lui était personnelle) des procédés artificiels des Chinois. C'est encore à ces derniers que l'on doit l'éclosion artificielle du frai de poisson

et bien d'autres découvertes dont les Européens s'attribuent l'invention.

Le procédé de Linné consistait tout simplement à percer délicatement la coquille supérieure du mollusque et de façon à ne pas le blesser. L'huître n'aime pas les courants d'air, et pour parer à cet accident, elle bouche le trou avec la même concrétion calcaire dont elle fabrique sa coquille, et ne cesse son travail que quand le trou est fermé; en un mot, elle fabrique une cheville à la mesure du trou. Au bout d'un an ou deux, plus ou moins, la réparation est faite; on repêche la bête, on casse la coquille, la cheville s'en détache, et vous avez une perle qui a nécessairement les aspérités et les dimensions de l'ouverture qu'elle bouchait. J'ajoute que quelque soin que l'on prenne à percer la coquille, les parois de ce trou n'étant jamais bien nettes, la perle est toujours défectueuse.

La forme plus ou moins régulière et les difformités bizarres des perles s'expliquent facilement: quand ce mollusque ouvre ses valves pour se nourrir et respirer, il s'y introduit souvent avec l'eau des corps durs, des graviers, par exemple des grains de sable, des parcelles de madréporé ou de corail.

Si l'eau qui a amené cette poussière ne la rentraîne pas, si l'huître ne peut se débarrasser de ces petits

graviers qui produisent sur ses organes la même impression irritante qu'un grain de tabac dans votre œil, elle les enduit d'une couche de mucus calcaire dont je viens de parler, à laquelle elle ajoute sans cesse d'autres couches concentriques. Ce gravier, par la suite des temps, devient, pour ainsi dire, le noyau d'une perle, dont la forme est aussi variable que celle des galets que la mer roule sur le rivage; la perle prendra la figure très exacte du gravier. Il y en a de sphériques, d'ovoïdes, de pyriformes, de biscornues. On en a péché qui représentaient très imparfaitement une tête de caniche, une sirène, une tête de Chinois, un lion couché la tête dans ses pattes, un œil de poisson, etc.

« J'ai modifié le procédé des Chinois, » conclut mon hôte; « il est trop long; il faut six à huit ans pour obtenir une perle mal faite, granuleuse et presque toujours de la même forme. Moi, j'en obtiens en moins de trois ans d'aussi parfaites que possible, à ma volonté, jusqu'à la grosseur d'une cerise. »

VII.

LA PÊCHE AUX PERLES.

M. Oliveira m'expliqua, dans un langage animé, pittoresque, imagé, les intéressants essais qu'il faisait depuis plusieurs années et qu'il poursuivait sans relâche, et comment il avait fini par arriver à ce résultat. Il me fit voir un petit étang d'environ 100 mètres de superficie, creusé et bâti par ses ordres sur le bord de la mer, dans une propriété à lui, dans lequel quatre ou cinq cents coquillages, perdus au milieu des algues capsuleuses, travaillaient à fabriquer des perles par son procédé.

Venons à la pêche des huîtres perlières.

L'île de Ceylan a toujours été sous la protection spéciale de la reine d'Angleterre. Depuis des siècles, les anciens souverains de cette île, dont la résidence

était à Candy, au centre du pays, au pied du pic d'Adam, affermaient la pêche, divisée en sept bancs. Cette division leur paraissait être la plus favorable : ils supposaient que les huîtres étaient bonnes à pêcher au bout de sept années. On exploitait ces bancs l'un après l'autre, vers l'équinoxe du printemps. Le gouvernement britannique n'a rien changé à cet état de choses séculaire.

Cette manière de procéder est mauvaise. Il est certain qu'à sept ans un coquillage peut contenir une ou plusieurs perles, mais il est aussi de la plus grande évidence qu'une perle augmente de volume tous les jours. Donc, plus l'huître est âgée, plus on a de chances d'y trouver des perles d'une certaine importance. Tou-tefois, l'animal n'ayant qu'une quantité limitée par la nature de sécrétions calcaires à distiller, pour les besoins de sa demeure, il tombe sous le sens que le volume des perles est en raison de la quantité renfermée dans les valves ; plus il y en a, plus elles sont petites.

Le fermier loue à la fois la pêche des sept bancs ; son bail dure donc sept années consécutives. Le plus souvent c'est un négociant Parsi (adorateur du feu, guëbre) ou un Tamoul, très rarement un Européen. Ces disciples de Zoroastre, et ces Tamouls, sont des

gens fort riches pour la plupart, économes, industrieux. Les plus grandes industries de l'Inde et de Ceylan sont entre leurs mains.

Ce fermier paye comptant les sept annuités, et il sous-loue à divers autres, le plus souvent à de riches rajahs malais, tout ou partie des bateaux que les règlements l'autorisent à mettre à la pêche, et dont le nombre est limité à 22, de telle sorte qu'il n'a d'autres soucis que de faire surveiller ses sous-preneurs.

Chaque embarcation ne peut contenir que 21 hommes d'équipage : 10 rameurs, 10 plongeurs, 1e pilote plus 5 pierres à plonger, d'un poids d'une vingtaine de kilos. Les collecteurs du gouvernement assistent à la pêche et retiennent les perles d'un certain volume ; mais il arrive presque toujours qu'elles disparaissent, ou ne sait comment, et vont enrichir les trésors des rajahs et des sultans de la Malaisie, qui sont passionnés pour ce genre de joyau.

Les bancs de roches sur lesquels s'attachent les coquillages sont à une douzaine de milles de la côte ouest de l'île et s'étendent parallèlement au rivage sur une longueur assez considérable, une centaine de kilomètres; c'est une chaîne de roches sous-marines calcaires ou madréporiques.

Les plongeurs sont divisés en deux bordées : l'un,

se repose, pendant que l'autre cherche des huîtres sous l'eau, à 3 ou 4 brasses de profondeur. Et je vous affirme que c'est un rude métier. Les plus habiles sont les pêcheurs de Kholang, puis les Maravas de Tutukoryn, et quelques Kanaks de Sandwich et des îles malaises.

Si habiles que soient ces pêcheurs, tous se servent de la pierre à plonger, qui tient à la chaloupe par l'extrémité de la corde; elle leur est impérieusement nécessaire pour se maintenir au fond de l'eau. L'homme passe le pouce du pied dans un nœud et se laisse filer au fond de la mer. Lorsqu'il ne peut plus résister à la pression de l'eau, qui le comprime et l'étonffe, il se fait remonter, lui, ses coquillages et sa pierre. Ce n'est pas la privation de l'air qui est le plus pénible, la pression qu'exerce cet effroyable volume d'eau qui enveloppe l'homme de tous les côtés est des plus dououreuses. Quand un pêcheur habile est servi par des circonstances favorables, par exemple, peu de profondeur et un groupe nombreux de mollusques, il peut remonter chaque fois avec une vingtaine de coquillages, dans le filet suspendu à sa ceinture ou à son cou.

Le salaire d'un plongeur est variable, selon le nombre qui se présente.

Quand les requins se montrent, ce qui n'est pas absolument rare, ou que l'on a constaté la présence d'un grand nombre de raies, les hommes augmentent leurs prétentions. Il est arrivé même que la pêche n'a

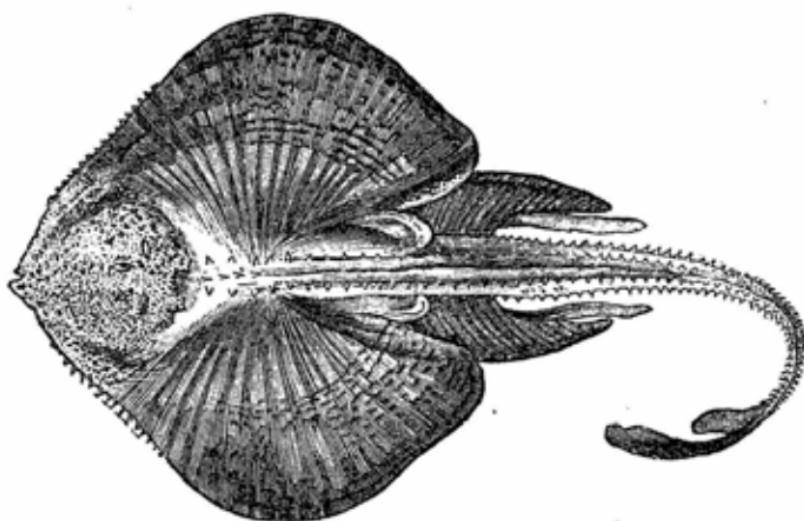


Fig. 14. — Raie.

pas eu lieu, parce que dès les premiers jours plusieurs plongeurs avaient été estropiés par des requins ou étouffés et sucés par des raies. Il y a de ces raies qui ont jusqu'à 1 mètre de diamètre et une mâchoire à couper le trident de Neptune ; elles nagent avec une vitesse extraordinaire. Il y a cinq ou six ans, on parvint à harponner un de ces monstres et à l'amener à

terre : il mesurait près de 2 mètres de diamètre ; jamais je n'en avais vu de pareil.

Les coquillages, mis à terre, sont étalés dans des parcs clos de palissades et très soigneusement gardés. On fait des lots accessibles à toutes les bourses, depuis 20 jusqu'à 50 et 100 huîtres. Chaque lot est adjudgé au plus offrant. Mais comme les belles perles sont aussi rares que les beaux diamants, il arrive que sur cent individus qui achètent des lots il y en a quatre-vingts qui se ruinent. La pêche devient en quelque sorte une loterie. Mais rien n'empêchera un Hindou de jouer sur les lots d'huîtres perlières, dont il ne recueillera que des semences de perles ou des baroques sans valeur. Si les fermiers exploitaient eux-mêmes et comptaient sur la valeur des perles pour se tirer d'affaire, ils risqueraient neuf fois sur dix de se ruiner.

La force d'aspiration du mollusque est telle, qu'il serait impossible de l'ouvrir si on ne l'étouffait, en l'enterrant dans le sable ou en l'exposant au soleil. L'animal, détaché avec précaution de ses coquilles, est frotté, fouillé en tous sens, soit au-dessus d'un baquet plein d'eau de mer, soit sur un vieux morceau d'étoffe, puis jeté au fumier. L'énorme accumulation de cadavres jetés à la mer, et que la vague ramène au rivage, produit une infection insupportable. On procède en-

suite à l'extraction des excroissances de perles, adhé-
rant à la nacre, et qui, par leurs formes, leur limpi-
dité, leur orient, peuvent avoir une certaine valeur
de fantaisie.

Les coquilles, mises à part, sont vendues à des mar-
chands spéciaux. Les nacres de Ceylan et du golfe
Persique sont les plus estimées. Leur forme est orbi-
culaire, le plus souvent; l'extérieur est grisâtre ou
verdâtre, quelquefois lie de vin, d'une très grande du-
reté et toujours couvertes de parasites de mer, d'ar-
bustes madréporiques, d'embryons d'éponges et quel-
quefois d'autres huîtres très petites. La grandeur et
l'épaisseur des valves varient selon l'âge de l'animal.
L'intérieur est légèrement concave et d'un poli de
glace, d'une blancheur éclatante ou bleutée chez les
unes, d'un jaune d'or pâle chez les autres, souvent
irisée. Ces nacres s'exportent en Chine, en Europe,
où elles sont employées à des ouvrages de marque-
terie, de tabletterie, d'ébénisterie, etc. Les Chinois en
font des cuillers, des soucoupes, des jetons et de me-
nues sculptures de fantaisie. La nacre bâtarde, qui se
pêche un peu partout, ne s'emploie que pour des ou-
vrages de pacotille.

Si grandes que soient les précautions et la surveil-
lance pour éloigner les voleurs, ceux-ci ne quittent

jamais Kondatchaï les mains vides. Les Hindous et les Chinois, les plus habiles larrons de la terre, rampent la nuit sous les tentes, enlèvent des coquillages, les ouvrent et avalent les perles qu'ils y trouvent.

« Et, » demandai-je, « quand on surprend le voleur ?

— On commence par lui frotter les épaules avec un bambou, puis on lui fait avaler une forte pilule d'aloès.

— On tue le malheureux.

— Ça ne le tue pas, ça le purge énergiquement ; une heure après, il a rendu...

— Le dernier soupir ?

— Non, les perles qu'il avait avalées ; puis on le porte dans les *jungles* voisines (1), et on l'abandonne à son sort. »

Pendant que M. Oliveira m'expliquait la pêche et la formation de la perle, nous cheminions à travers un pays très pittoresque, des vallées arrosées de cours d'eau, le long desquels la culture me parut être assez riche. Des bouquets d'arbres d'une prodigieuse grosseur, au feuillage étrange, aux fruits et aux fleurs

(1) Plaines marécageuses, couvertes de roseaux et de broussailles épaisses.

bizarres, justifiaient bien le nom de *Paradis*, que les habitants ont donné à leur île ; véritable paradis, en effet, mais dans sa partie sud seulement, de Colombo à Pointe de Galles et Trincomali.

Plus nous avançons vers le nord, plus le sol s'abaissait. Les villages, les champs de canneliers, de cotonniers, les rizières, les cafériers, la canne à sucre, les tamarins, devaient plus rares ; les jungles s'étendaient de plus en plus ; en un mot, le sol se mon-



Fig. 15. — Coffret persan incrusté de nacre.

trait plus stérile, les enclos formés de cactus devenaient plus rares. De loin en loin, nous rencontrions des familles entières de parias demi-nus, établis temporairement au milieu de massifs d'arbres.

« Ceylan serait dans le sud un paradis charmant, si le Créateur, en faisant sortir des ondes cette île ravissante, avait été plus sobre de reptiles et d'insectes venimeux, » dis-je à mon compagnon, en voyant un hideux serpent noirâtre, long d'environ 2 mètres, se vautrer dans la fange d'un marais qui bordait le chemin. « Puisque vous m'expliquez si bien tout à l'heure l'histoire des perles, ne pourriez-vous me dire à quoi servent ces reptiles hideux, dont la vue vous donne froid dans le dos ?

— Ces bêtes qui vous inspirent tant d'horreur, » répondit Oliveira, « nous sont fort utiles, en ce qu'elles font la chasse aux petits reptiles, aux escargots, aux larves de toutes espèces qui encombrent le sol. Lorsque la brise de mer nous apportera une odeur de charnier, nous approcherons de Kondatchai. Tous les mollusques, aussi bien que les poissons de mer, laissés au soleil, se décomposent et se corrompent en quelques instants et répandent au loin une odeur infecte, capable de tuer le choléra. La piqûre d'une mouche qui a butiné sur ces pourritures saturées de

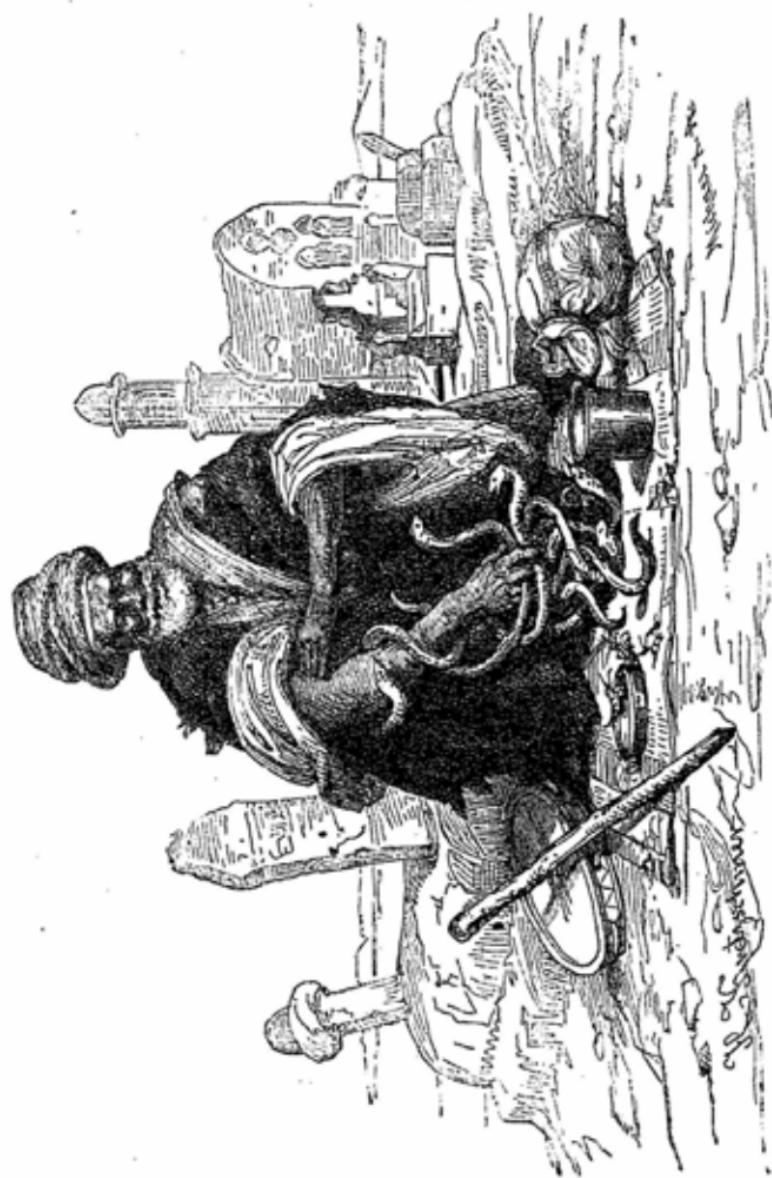
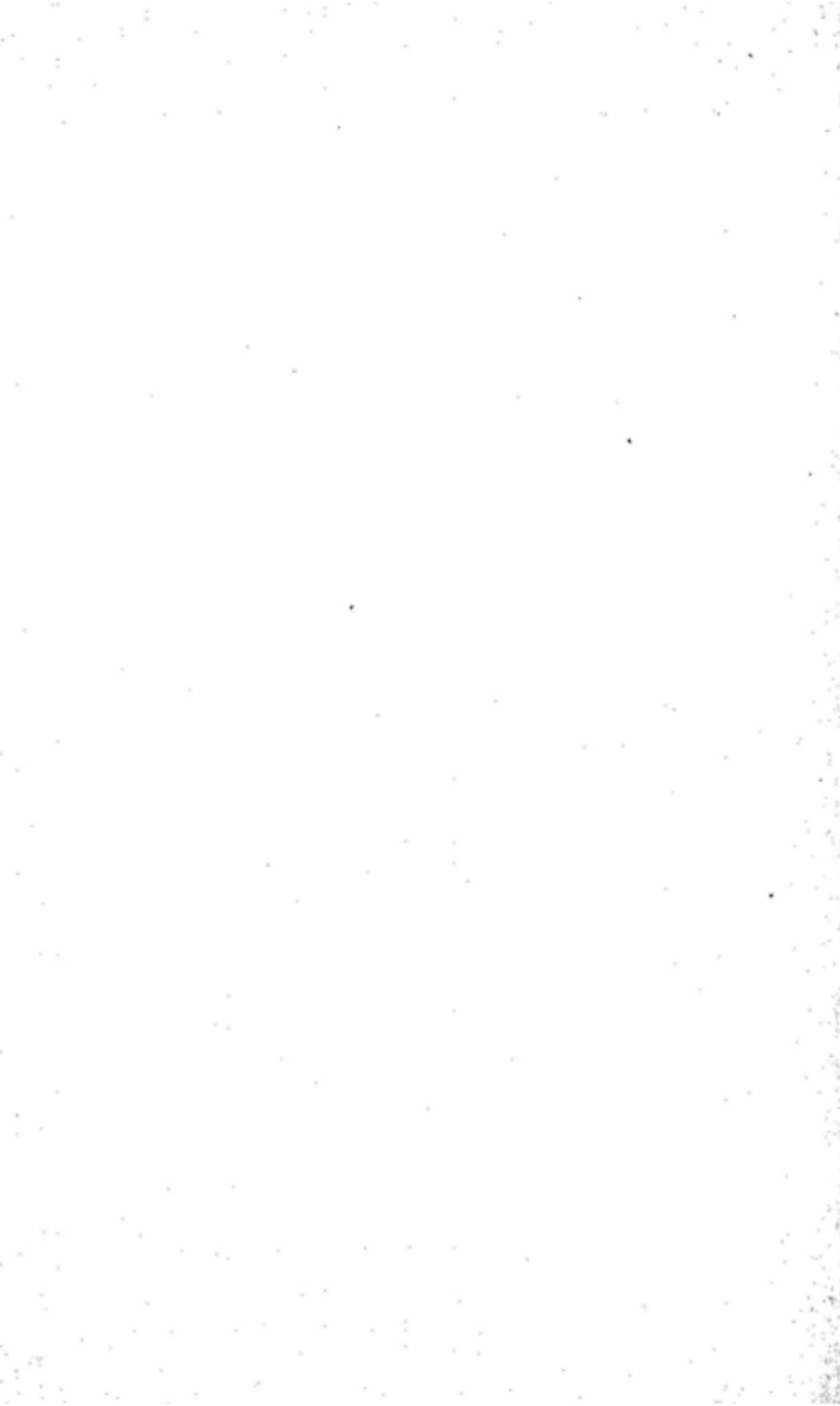


Fig. 16. — Charmeur de serpents.



phosphore est dangereuse et souvent mortelle; il faut y prendre garde. Durant la saison de pêche, on compte en moyenne une centaine de personnes qui meurent des suites de ces piqûres.

— Votre Kondatchai est un véritable charnier; on doit y enterrer autant d'hommes que d'huitres. »

Peu à peu, une odeur infecte nous montait au nez, elle augmentait d'intensité à chaque pas. Pour en atténuer la violence, nous nous frottions la figure et la barbe avec du rhum.

Le soleil commençait à se plonger dans les profondeurs de l'extrême horizon. Les *matampadians* (cultivateurs) allaient aux champs, poussant leurs buffles devant eux. Les *sanars* se mettaient en route vers leurs palmiers-choux, préférant une marche de nuit, par une brise fraîche de mer, aux rayons d'un soleil vertical.

L'animation du chemin accusait le voisinage des pêcheries, cachées par un double rideau de falaises à pic, dont les crêtes, crayonées ici, en poudingues plus loin, se montraient d'une aridité attristante.

En Europe, on se fait une idée singulière de l'Inde. Les Européens qui abordent pour la première fois, soit à Colombo, soit à Pointe de Galles ou à Trincomali, se figurent arriver dans un paradis plein de

fleurs et de verdure, où les rubis, les émeraudes, les opales, les diamants, poussent et se ramassent comme des fraises, où l'or coule dans les ruisseaux. Les choses trop vantées perdent à être vues de trop près. Si Ceylan, dans la partie que domine le pic d'Adam, est presque un bocage, tout le reste de l'île est monotone, sec, désolé, partout où il n'y a pas d'eau.

Bientôt nous débouchâmes sur la plage. La grève était couverte de milliers d'invidus grouillant comme des sauterelles sur un champ de millet, tous accourus pour tenter la fortune.

Je n'oublierai jamais les cris, les hurlements, les exclamations de cette foule bariolée à l'infini, et le spectacle étrange qui s'offrit tout à coup à mes yeux : des bazars ambulants, des boutiques de joailliers, des changeurs, des marchands de gâteaux et de confitures, de fruits, de pâtes sucrées, de riz, de dattes, de *litchi*, de mangoustan, de bananes, de pastèques, de beurre; des ménageries ambulantes, des saltimbanques exerçant leur métier en plein vent, gymnastique inimaginable, effrayante jusqu'à vous donner la chair de poule ; des dompteurs, faisant à cheval sur des tigres dociles, assouplis par l'opium, le tour des spectateurs ; des charmeurs s'enroulant autour du cou et de la tête des serpents venimeux ; des hercules se promenant

avec cinq ou six hommes montés l'un au-dessus de l'autre sur les épaules, etc.

Une multitude de bateaux échoués sur la grève servaient de demeures à leurs propriétaires. Des chaloupes, des navires de faible dimension, mais de toutes les variétés, depuis la cingalaise et la bengalaise, souples comme du caoutchouc, jusqu'à la jonque chinoise, étaient à l'ancre se balançant sous la plus adorable des brises, mais sous le plus rude des ressacs.

Ces milliers d'hommes de tous les pays, de toutes les castes, de toutes les couleurs, de langues et de positions sociales si diverses, se distinguaient les uns des autres par l'originalité de leurs costumes et de leurs coiffures hétéroclites, les uns criant leurs marchandises, les autres perçant, pesant, enchâssant des perles, chacun dans sa langue vantant ses talents, sa bonne foi; la plupart accroupis sur des nattes ou de vieux tapis. Cette confusion bouffonne, grotesque, d'idiomes, de moeurs, de costumes, rappelait la légende de la tour de Babel.

Des centaines de tentes s'élevaient ça et là sur la plage, sans suite ni ordre, au hasard, les unes d'étoffe rayée fort riche, les autres bleues ou vertes ou blanches; celles-ci d'une couleur invisible, couvertes de taches et d'ordure, celles-là faites de lambeaux de

toile ou de nattes de jonc, toutes donnant asile à des artisans, à des brahmines, à des saltimbanques, à des voleurs, à des légions de singes, d'autres à des Anglais missionnaires, distributeurs de bibles. En un mot, j'avais devant les yeux le spectacle d'une foire hindoue, où tous les types de l'espèce humaine du vieux monde se heurtaient, et au milieu de ce tohu-bohu inénarrable, la police anglaise sous la forme d'agents indigènes, pieds et jambes nus, vêtus d'une blouse et d'un turban, arrêtant et frappant les filous, les volés et les curieux.

« Ce serait, » dis-je à M. Oliveira, « une nouveauté féerique pour un Européen que le monde hindou, s'il n'était si déguenillé et si sale. C'est aujourd'hui dimanche, et les trois quarts n'ont ni souliers, ni chemises, ni bas, rien qu'un morceau de toile pourrie autour du torse. Le coton n'est pourtant pas cher et l'eau n'est pas rare; je me demande pourquoi ces gens-là ne lavent pas leur linge, ils en ont si peu.

- Cela leur est défendu.
- Vous plaisantez.
- Dieu m'en garde!
- La raison, s'il vous plaît?
- Si les brahmines autorisaient les Hindous à laver la toile qui leur sert tout à la fois de caleçon et

de chemise, ils empoisonneraient les fontaines et les sources ; ils ne peuvent faire leurs lessives que dans les rivières. Voilà pourquoi, d'un bout à l'autre de l'Inde, personne ne boit l'eau de rivière, excepté celle du Gange et de quelques autres fleuves sacrés. Il n'est permis aux Hindous de puiser de l'eau aux sources et aux puits que pour les besoins de leur cuisine et pour boire. »

En débouchant dans le village nomade par un sentier rocailloux et assez rapide, taillé en couloir dans la falaise, je fus saisi d'une si forte odeur de poisson pourri, que je dus bassiner de nouveau ma barbe avec du rhum, et je fus en même temps comme enveloppé de nuages de moustiques et d'insectes attirés par les matières animales en putréfaction ; pour un Européen de passage, le séjour de Kondatchaï est intolérable. Que l'on joigne à la torture des tourbillons de poussière, soulevés par le va-et-vient continual de plus de 30,000 individus de toute nationalité, l'odeur nauséabonde des cuisines ambulantes, et l'on ne connaîtra encore qu'une faible partie des fléaux insupportables qu'un Européen doit se résigner à souffrir.

Sous les tropiques, le crépuscule arrive avec une vitesse extrême, à ce point qu'entre le jour et la nuit, il n'y a, pour ainsi dire, pas de transition : plus on se

rapproche de l'équateur, plus les jours et les nuits tendent à devenir égaux.

Nous dûmes songer d'abord à choisir une place sur le vent pour dresser notre tente et nous abriter des rosées de la nuit. El-Ahmar s'occupa de ce soin. Une heure après, nous étions installés, et le thé, servi sur un tapis étendu par terre, les pâtés, les gâteaux dont il était flanqué nous invitaient à nous mettre à table, à la manière des musulmans et des tailleurs.

« Dès demain, » dit mon compagnon, « vous pourrez plonger sur les bancs. Le spectacle que vous offrira le fond de la mer en vaut bien la peine. Vous observerez la position des huîtres, vous verrez de tous les côtés une végétation bizarre, curieuse, splendide, qui vaut bien celle de la terre. Il y a là des plantes de toutes les couleurs, des champignons dentelés, des coraux, des éponges, des madrépores, des polypes monstrueux qui vivent dans ces roches et ne les quittent jamais ; bref, une vie sous-marine dont on ne se doute pas, des merveilles qu'on ne voit que là, dans ces profondeurs. Il est difficile de se faire une idée des splendeurs qu'offre le fond des mers tropicales, d'une transparence d'émeraude. Indépendamment de la vie animale qui grouille sous mille formes diverses, il y a une faune marine merveilleuse, un parterre de

végétations de mille couleurs étranges. C'est un souvenir qui vous restera éternellement dans l'esprit.

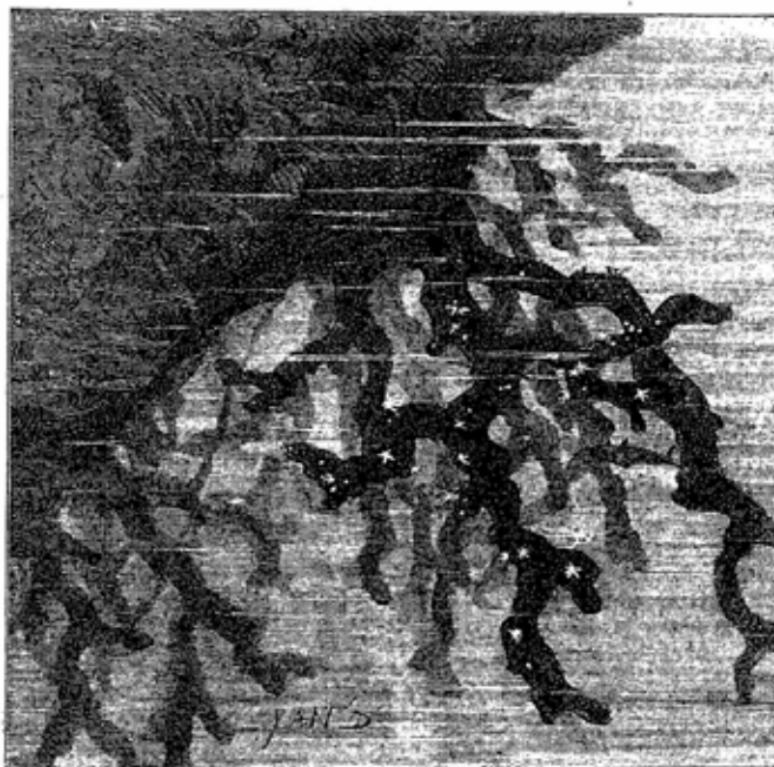


Fig. 17. — Banc de corail.

— Les récits que vous me faites sont si vifs, si animés, si colorés, que je n'hésite pas à entreprendre cette promenade sous l'eau, mais à la condition que vous m'accompagnerez.

— C'est convenu, nous descendrons ensemble. Vous avez peur de vous faire sucer par une raie ou déchiqueter par un requin ; je vous montrerai comment on se débarrasse de l'un et de l'autre. Mais nos lits sont faits, je suis rompu, je vous dis bonsoir. »

Ce qu'il appelait « nos lits » se composait de deux fortes nattes étendues sur le sable, d'un sac de toile dans lequel nous entrions et dont nous fermions l'issue au-dessus de la tête, n'ayant pour respirer que des accrocs faits à la hauteur de la figure. De cette façon, nous étions garantis des moustiques et de la fraîcheur nocturne.

VIII.

LA PÊCHE AUX PERLES (*suite*).

Au moment où mon hôte se disposait à commencer une histoire des perles les plus famenuses de l'Orient, un coup de canon retentit : c'était le premier signal du départ : au second, la flottille quittait le mouillage, vers dix heures.

« Vous êtes bon nageur, m'avez-vous dit ?

— Je nage comme un requin. Mais si habile que je sois, il me paraît aussi difficile de plonger à une si grande profondeur que d'escalader un éléphant sans le secours d'une échelle.

— Vous essayerez et vous me remercierez de vous avoir encouragé ; d'ailleurs, je vous donnerai une leçon et, au besoin, nous emprunterons une pierre. Je vais aller demander pour vous l'autorisation de monter sur une des barques. »

M. Oliveira jouissait dans le pays d'une très grande considération, méritée, du reste, par le bien qu'il faisait antour de lui. A l'autorisation qu'il demandait on joignit celle de plonger avec les appareils de l'équipage autant de fois que cela nous ferait plaisir.

El-Ahmar nous suivit, portant une corbeille à épaisse torsades de jonc, pleine de provisions. La traversée entre la côte et les bancs perliers se fait en quatre heures à peu près, selon la brise. Nous nous couchâmes dans nos manteaux pour nous garantir de la fraîcheur de la nuit, infiniment moins dangereuse en mer qu'à terre, et je m'endormis bercé par les molles et longues vagues de l'océan Indien.

Le pilote jette l'ancre là où il lui plaît, pourvu qu'il reste dans les limites réglementaires. Lorsque l'on est tombé sur un bon banc, on fixe une petite bouée portant le numéro de la barque qui l'a filée, et l'on y pêche tant que le coquillage abonde.

Au point du jour, les plongeurs se mirent à l'œuvre. J'observai, montre en main, combien de temps le plus habile et le plus robuste de notre barque resterait sous l'eau. Il remonta son filet plein d'huîtres à la quarante-troisième seconde; il était haletant; il eût pu, nous dit-il, résister à la pression de l'eau quatre ou cinq secondes de plus.

« Essayez de plonger, » me dit M. Oliveira.

Je me jetai à l'eau ; mais quelque effort que je fisse, je ne pus descendre à plus de trois brasses, et chaque fois que je remontais pour reprendre haleine et des forces nouvelles, mon ami me répétait :

« Essayez, essayez ; la pratique conduit à tout. Du reste, je vais vous donner l'exemple. »

Ce disant, le brave Portugais, joignant l'action à la parole, s'élança dans l'onde amère. Il reparut au bout d'une demi-minute, tenant cinq coquillages, dont les valves portaient à leur charnière un bissus énorme.

Le bissus est un faisceau de filaments très forts, longs de 15 à 20 centimètres, soudés solidement au rocher. L'huître se trouve donc, pour ainsi dire, ancrée ; elle peut se mouvoir au gré du courant de l'eau, seulement de la longueur du bissus. C'est un appareil utile, une ancre de salut que lui a donnée le Créateur, pour qu'elle ne soit pas entraînée par la violence et le mouvement des vagues.

Extérieurement, les coquilles étaient couvertes de parasites, de polypes, de petites éponges et autres végétaux de mer.

« Que rapportez-vous là ? » lui dis-je. « Des échantillons de botanique ?

— Ne vous pressez pas de juger les choses et les gens sur les apparences. Vous voyez ces huîtres qui ressemblent assez à des plâtras incrustés de toutes sortes de dessins? elles ont l'air de dater du temps des mammouths; eh bien, elles contiennent peut-être une fortune. Je n'ai pas cherché la quantité, mais la qualité. Quand vous arriverez aux rochers où s'accrochent ces bêtes sans pattes, attaquez-vous aux plus vieilles, qui, comme celle-ci, portent des incrustations de parasites et ont tout l'aspect d'un caillou bis-cornu : il y a cent à parier contre un que les perles qu'elles renferment seront plus volumineuses et plus belles que dans les jeunes coquilles. Les perles ne se produisent pas comme les œufs, elles se forment et croissent lentement comme des valves, par les mêmes procédés. Je vous l'ai déjà dit, ce me semble. »

M. Oliveira reprit ses habits, exposa au soleil ses huîtres enveloppées dans son mouchoir et attendit avec une patience de bénédictin que, privées d'eau et, par conséquent, de leur élément vital, elles ouvrisSENT leurs larges et épaisses écailles, d'une nacre brillante et rosée en dedans. Lorsqu'elles furent assez béantes, il introduisit entre les bords un morceau de bois pour empêcher l'animal de refermer sa demeure.

« Attendez », lui dis-je, « je vais les ouvrir avec mes doigts.

— Ne vous amusez pas à ce jeu-là, » répliqua-t-il. « Vous ne connaissez pas la force d'aspiration de ces testacés, surtout ceux qui ont acquis un certain volume. Voyez cette espèce de muraille, et jugez de la force de la bête. Si elle se refermait sur vos doigts, elle vous les écraserait. Elle ne peut repousser le bâillon que je lui ai mis, elle va plus vite mourir asphyxiée. Dans quelques instants, les perles tomberont d'elles-mêmes (1). »

Lorsque Oliveira secoua ses coquilles, il en tomba cinq petites perles du volume d'un petit pois, mais d'inégale grosseur, et une de la taille et de la forme d'un gland, d'une blancheur d'argent.

— Jésus! Maria! » s'écria-t-il ivre de joie, « voilà un bijou qui vaut 300 roupies (675 fr.), » et il continua à fouiller les testacés avec son couteau et à palper ces gros corps gélatineux et charnus, mais sans y rien trouver de plus.

(1) Les adhérentes sont moins estimées, parce qu'elles ont un côté défectueux; cependant, selon leur forme, elles servent en joaillerie. Les plus recherchées sont celles qui tombent du manteau de l'huitre; elles sont toujours plus limpides, d'un bel orient et d'une forme plus nette.

« Peu importe, » ajouta-t-il ; « pour un plongeon d'une minute, ma peine est bien payée. A votre tour à plonger, et que saint Georges éloigne de vous les requins ! »

Le succès de mon compagnon m'enhardit, non que j'espérasse trouver une fortune dans un plongeon, mais je rêvais d'enrichir mon humble musée de quelques perles, péchées de mes mains dans le royaume des requins. Je me lançai la tête la première, les mains croisées au-dessus, les pieds menaçant le ciel.

A la profondeur de trois brasses, j'eus beau jouer des pieds et des mains pour descendre encore, vains efforts; malgré mon habileté, la force musculaire que je dépensais pour arriver jusqu'aux bancs, que mes yeux, grands ouverts, apercevaient vaguement, je n'avanzais pas. Je me trouvais dans la position d'un homme qui veut remonter le courant rapide d'un torrent; l'eau me repoussait. La pression que la masse d'eau dont j'étais enveloppé exerce sur le corps est si considérable, que l'on ne peut la comparer qu'à un corset de fer sur l'estomac et le ventre, qu'à un bandean de fer fortement serré sur les oreilles et les yeux. A cette douleur multiple, irritante, il faut ajouter le changement de température, qui ne laisse pas de produire sur tout le corps une sensation pénible.

Puis, à chaque brasse que l'on descend, l'imagination devient fiévreuse. L'esprit est tout à coup frappé de mille images incohérentes des dangers qui vous menacent; vous voyez mille têtes de monstres, contorsionnées, grimaçantes, hideuses, déformées, inouïes de laideur fantastique. Tous ces monstres, la gueule



Fig. 18. — Pintailine, mère-perle.

béante, les yeux mobiles et allongés comme ceux d'un caméléon, vous enveloppent, dansent autour de vous et ont l'air de vous demander de quel droit vous venez troubler le silence de leurs domaines. Par un de ces effets d'optique bizarres, que je ne saurais définir, la perception des objets à cette profondeur est vingtuplée. Un petit polype de la grosseur d'une amande

vous paraît de la taille d'un melon, et ainsi des objets qui passent sous vos yeux.

Toutes ces impressions, augmentées de la douleur infernale qu'on éprouve dans les oreilles, surtout aux yeux, qui semblent vouloir s'enfoncer dans le crâne, paralysèrent mes membres et je repris involontairement ma position naturelle pour remonter à la surface de l'eau.

« Allons! du courage, mon jeune ami, » me dit le Portugais. « Je vais vous tamponner les oreilles avec du coton huilé.

— Est-ce que vous douteriez de moi? » répondis-je, un peu piqué du soupçon que je lui supposais à l'endroit de mes dispositions à braver le péril.

— Dieu m'en garde! mais ces effets-là, tout le monde les éprouve. »

Cette fois, je m'emparai d'une pierre à plonger, et je glissai debout comme dans une épaisse gelée. A mesure que je descendais, le changement de température me donnait le frisson, les mêmes douleurs se firent sentir; il me semblait que ma poitrine se soulevait à la colonne vertébrale. J'allais peut-être renoncer encore une fois à mon entreprise, lorsque enfin je parvins au fond de l'eau, cherchant mon

chemin et des huîtres, comme un avêuge perdu dans les champs.

N'ayant pas de temps à perdre en réflexions vaines, je m'escrimais de mon mieux à arracher des coquillages. Les huîtres perlières ne se rencontrent pas accumulées par lits, ainsi qu'on le croit; elles se ca-



Fig. 19. — Polype.

chent isolément ou par groupes dans les fissures, les cavités des roches, sous les branches des végétaux madréporiques et à l'abri des courants, puis elles sont attachées si fortement par leur bissus ou barbes, qu'il faut une grande habitude du métier et une certaine force de poignet pour en détacher plus de six ou huit en moins d'une minute. Joignez à cette

difficulté mille espèces de polypiers, véritables végétaux arborescents, biscornus, pointus, rameux, anguleux et quelquefois tranchants, dont les roches et les coquillages sont hérissés, qui vous trouent et déchirent les mains, les membres, la poitrine, et l'on comprendra ce qu'est le métier de plongeur de perles.

La persévérance est, dit-on, la mère du succès, soit; mais le succès à Kondatchaï ne s'obtient pas sans d'énormes fatigues ni sans danger. L'espérance est un si puissant stimulant, que la plupart des plongeurs restent indifférents à tout, même à la perspective d'être mangés par les requins.

Je remontai avec une charge de sept coquillages, dont deux portaient, sur leur coquille supérieure, un individu de la même espèce, à peine âgé de deux ou trois ans. C'était assez pour une première expérience. Dès que je fus rentré dans la barque, je m'occupai d'asphyxier mes huîtres en les exposant au soleil. Que l'on se peigne ma joie lorsque je vis tomber à mes pieds une perle de la grosseur d'une cerise, et suivie d'une vingtaine de petites, à peine du volume d'une tête d'épingle, un peu plus, un peu moins.

Je ne dois pas oublier de dire qu'en sortant de l'eau, je rendais le sang par le nez : c'est ce que mon

compagnon appelait probablement « avoir les oreilles brisées (1) ».

« Vous deviendrez un habile pêcheur, » s'écriait-il en jetant sur mes perles des yeux pleins de convoitise. « Mais quand vous replongerez, il faudra prendre des précautions contre les requins ; ce sont de grandes bêtes voraces qui ne craignent Dieu ni diable, et qui mangeraient aussi bien un Parisien qu'un Canaque.

— Et quelles précautions prendre contre eux ?

— Je vous taillerai deux ou trois épieux, dont je vous indiquerai l'usage. »

Le surlendemain, au même signal, nous nous rendîmes à bord de la même barque, et un quart d'heure après, cette flottille, composée de vingt et un petits bâtiments de très bas bord, s'ébranlait et gagnait le large.

« Cette fois, mon jeune ami, avant de plonger, prenez ces épieux que vous passerez dans votre caleçon, sinon dans une ceinture faite d'un bout de corde qui vous rendra le même service, » me dit le digne

(1) Tout autre moyen que celui en usage depuis deux ou trois mille ans serait impraticable. La cloche à plongeur, dont on a fait maintes fois l'essai, n'a servi de rien. On y a renoncé puisqu'elle ne dispensait pas l'homme de s'accrocher aux roches d'une main pour travailler de l'autre.

Portugais, en me présentant deux bouts de bois de fer épointés comme une lardoire, épais d'un pouce. « Quand vous verrez un requin rôder autour de vous gueule béante, vous tiendrez un de ces épieux verticalement à la mâchoire de l'animal. Mais rappelez-vous que le requin, pour saisir sa proie, s'incline fortement sur le côté. En refermant la mâchoire, les deux bouts de bois lui entreront dans les chairs comme un hamac à double crochet ; il se bridera de lui-même. »

Muni de ces deux engins, je posai un pied sur la pierre, je pris la corde d'une main et me laissai glisser. En descendant, j'aperçus, dans le fond de la mer, les reflets des écailles de quelques poissons, que je pris pour des requins, et que le mouvement des plongeurs tenait éloignés des barques. Je ne me sentais pas à l'aise, et aujourd'hui, en y réfléchissant, je n'affronterais pas plus le danger d'une pareille pêche que je n'entrerais dans la loge d'un tigre.

Je détachai en hâte les perlières à ma portée, ne prenant que celles qui me paraissaient les plus renflées, les plus ébréchées, et je me disposais à remonter ; mais au premier coup d'œil jeté autour et au-dessus de moi, j'aperçois un requin magnifique, que mes yeux, déroutés de leur action ordinaire, me montraient gros comme une baleine.

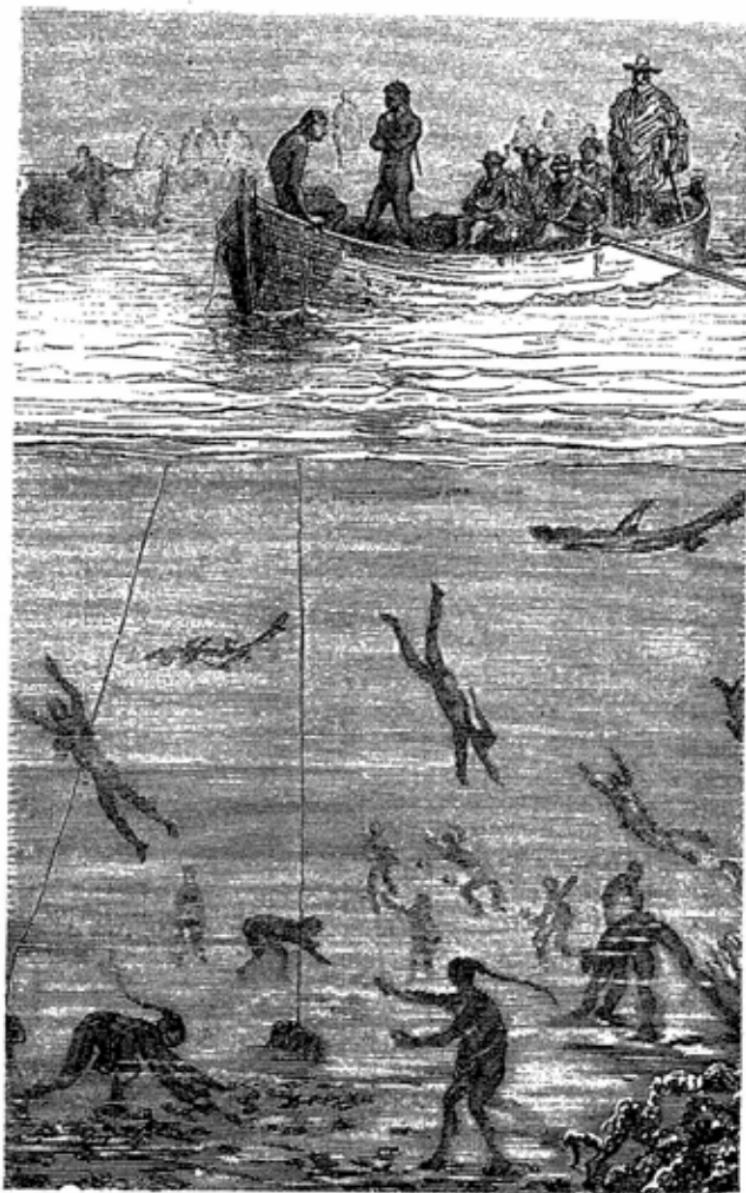


Fig. 20. — Pêche aux perles, en Californie.



Le moment était critique. Le brigand avait pris position à une brasse au-dessus de moi ; il ne bougeait pas plus qu'un garde champêtre guettant un maraudeur. Je songeai aussitôt à mes épieux ; mais à la première inspection que je fis de la mâchoire du monstre, je crus qu'elle avait une dimension à avaler un âne d'une seule bouchée, et je doutais fort que ces bâtons pussent le brider. La pensée me vint qu'Oliveira s'était moqué de moi, et j'appelai sur lui toutes les malédictions du ciel.

Je nageai horizontalement au plus loin de l'animal, espérant échapper à sa vue.

Mais l'obstiné me suivait. Sa queue et ses nageoires frétillaient de contentement, ses petits yeux ronds, enflammés par la convoitise, semblaient sortir de sa tête ; sa gueule était béante, et quelle gueule ! un grand avaloir rond, dont les lèvres s'allongeaient, s'ouvraient et se refermaient, comme s'il me mâchait déjà en idée ! Il me semblait entendre claquer sa double ou plutôt sa triple rangée de dents fines, aiguës, renversées en forme de crochets vers le fond du gosier, et ressemblant assez en raccourci à une carte de matelassier. J'étais dans l'eau depuis près d'une minute. Impossible de contenir plus longtemps ma respiration. Une minute, c'est long : il y a peu de nageurs qui puissent

rester si longtemps sous l'eau. Je sentais les veines du cou et des tempes se gonfler, les mouvements du cœur se ralentir, je n'avais plus à choisir.

Deux alternatives se présentaient : être noyé ou mangé et dévoré par ce monstre. Je piquai une tête avec une énergie désespérée vers les roches, à une brasse plus bas, je labourai la vase avec mes épieux, je parvins, à force d'efforts, à troubler l'eau, au point d'aveugler le requin ; puis, profitant du nuage que je venais de faire, je me lançai vers la surface, que j'atteignis au moment où mes forces m'abandonnaient.

Les plongeurs et mon hôte, restés dans la barque, commençaient à s'inquiéter. Me voyant en si piteux état, respirant par de puissantes et profondes haleines, ils comprirent ce qui m'était arrivé sous l'eau, et Oliveira me fit avaler un cordial qui me fit grand bien.

« Ce ne sera rien, » fit-il quand je lui eus raconté mon aventure. « Mais pourquoi n'avez-vous pas essayé de lui nettoyer les dents avec vos épieux ?

— J'aurais bien voulu vous y voir ; le diable d'animaux avait un avaloir à engloutir une barque.

— Cela vous a paru ainsi. Vos yeux vous ont trompé, un effet de la réfraction. Selon la position où

l'on est vis-à-vis d'un poisson, il vous apparaît d'un raccourci étrange ou d'une grosseur prodigieuse. Il n'avait pas la gueule plus grande que ses semblables, et puisqu'il ne venait pas à vous, il fallait aller à lui.

— Si je ne professais pour vous une sincère estime, je vous chercherais querelle.

— Vous croyez que je plaisante? vous vous trompez. Si la persévérence est la mère du succès, le sang-froid en est le frère. Le requin est vorace, mais il est poltron. Il vous voyait remuer au-dessous de lui et il entendait du bruit au-dessus, il ne bougeait pas et vous attendait au passage. Il y avait



Fig. 21. — Requin.

moins de danger d'aller à lui, votre bâton à la main.
Essayez.

— Descendez avec moi.

— Si cela peut vous être agréable ! »

M. Oliveira s'arma d'un épieu, et nous descendîmes tous deux, les pieds sur la même pierre.

A peine avions-nous détaché quelques perlières que le Portugais me saisit le bras pour porter mon attention à quelques pas de nous. Cette fois le squale m'apparut d'un raccourci si étrange, si grotesque que j'en eus ri, si l'on eût pu rire dans l'eau, à trois brasses au-dessous du niveau de la mer. Ce requin ouvrait sa gueule et la fermait, ses lèvres s'arrondissaient et formaient un entonnoir diabolique ; au repos, elles ont l'apparence d'un énorme sucrier.

Oliveira remonta peu à peu, et, arrivé au niveau de la tête du monstre, il lui présenta son bras tendu ; le squale se jeta dessus et s'enferra les deux mâchoires. La douleur fut si vive que la bête fit un bond énorme, se renversa sur le dos, entraînant l'abbé avec une vitesse de vingt lieues à l'heure.

Remonté dans la barque, j'interrogeai du regard la mer autour de moi, et j'aperçus, dans le lointain, mon compagnon, qui tirait de vigoureuses brassées vers nous.

« Vous me croyiez englouti, » me dit-il, quand il fut remonté dans le bateau.

— Je m'imaginais que vous lui comptiez les dents.

— Le mécréant aurait bien voulu se les aiguiser sur mes os. Si je n'avais lâché prise, il me faisait faire le tour du monde en moins de 80 jours. Dans une demi-heure, vous le verrez au loin flotter le ventre en l'air, comme un chien mort. Nous irons à sa recherche pour prendre ses nageoires ; cette partie du requin est très demandée en Chine, où on lui croit des vertus singulières. »

Deux jours après, le flot jetait sur le rivage le cadavre de ce monstre, que nous laissâmes à dévorer aux fourmis ; il mesurait 1^m,20 de longueur.

Les bateliers remontèrent leurs filets, les pierres, les hommes. On appareilla pour retourner à terre, où nous arrivâmes à nuit close.

J'avais assez de la pêche et des pêcheurs de Kondatchaï, dont l'atmosphère empestée pouvait amener le choléra ; d'autre part, ces matières phosphorées, altérées par la fermentation putride, activées par une chaleur de fournaise, sont autant de foyers d'infection redoutables.

J'exprimai à M. Oliveira le désir d'abréger autant

que possible mon séjour sur cette plage infecte, si toutefois rien ne l'y retenait.

« Bien volontiers, mon jeune ami. La pêche ne vous amuse plus, elle ne me sourit guère. D'ailleurs, mon sac est plein de perles ; je les revendrai à Colombo, ou bien je les expédierai à Bombay, où le cours en est plus élevé, et le produit apaisera bien des misères. »

IX.

LA VIE DES INSULAIRES.

Nous reprîmes, cinq jours après, la route de Kankamunde, l'un et l'autre assis sur le dos de Madoc et mon Arabe, El-Ahmar, sur le bidet. Chemin faisant, la poussière, chassée par un vent assez violent de sud-est, nous desséchait la gorge.

Ceux qui ont traversé les jungles arides et brûlantes de l'Inde savent seuls combien il est doux, après la chaleur accablante du jour, de jouir des charmes de ces nuits ravissantes, dont la beauté explique assez, à elle seule, le culte que les Arabes rendaient jadis aux fleurs du firmament.

Nous fîmes halte devant un petit temple, dont l'architecture rappelle la forme d'une cloche à melon. A

quelques pas au delà, quatre ou cinq grandes cases servaient de demeure à un brahmme, chargé de l'entretien des idoles. De chaque côté de la façade s'élevaient des tapons de bananiers, dont les fruits sont aux peuples de l'Orient ce que les pommes de terre sont aux Irlandais, ce que l'igname et la patate sucrée sont aux Chinois, aux Siamois, aux Annamites et aux nègres.

Nous entrâmes.

Le brahmme nous reçut convenablement. A la vue de ces idoles contorsionnées, baroques, monstrueuses, inouïes de laideur, grossièrement sculptées sur des bûches, représentant quelques-unes des innombrables divinités de l'Olympe hindou, je ne pus refréner une envie de rire.

« Pourquoiriez-vous? » dit le Portugais. « Vous allez vous attirer une vilaine affaire. Dieu, disent les brahmines, a fait le rire pour la honte de l'humanité ; il ne l'a donné qu'aux Européens et aux singes.

— Vous ne riez donc jamais ?

— Dans un temple, quel qu'il soit, non. »

Le brahmme nous conduisit sous le *vata* sacré, un de ces étranges figuiers banians, qui, dans quelques parties de l'Inde, abritent les pagodes de leurs superbes dômes de feuillage, et nous offrit du lait, du

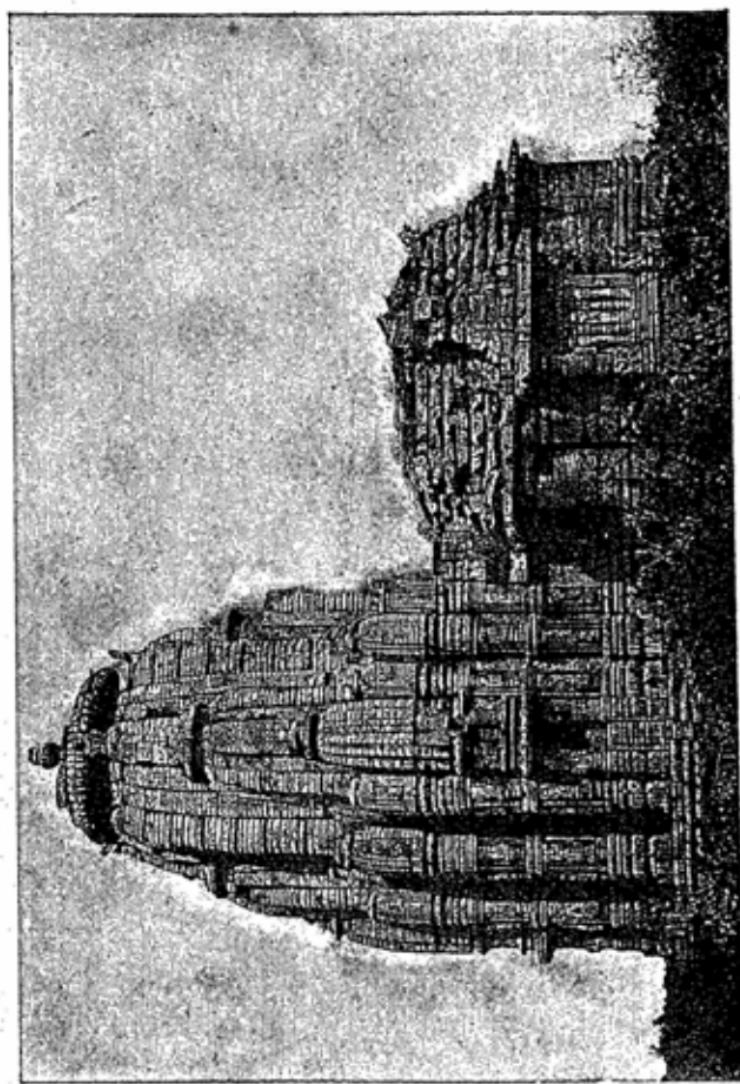


Fig. 22. — Temple Lhadon.

riz, du beurre, des fruits, des gâteaux, du *kallou* (vin de palmier), des bananes, des mangoustans et des autres pleines d'eau fraîche. Pendant notre collation, des mendians, des aveugles vinrent nous étourdir de leur musique sauvage pour obtenir quelques cauries. En aucun pays la misère n'est plus hideuse que dans l'Inde. L'Hindou, quel qu'il soit, cultivateur, artisan, pêcheur, n'arrive, malgré un travail incessant, qu'à payer les taxes du gouvernement.

« Le pays que nous traversons, » dit Oliveira lorsque nous reprîmes la route de Kankamunde, « vous paraît affreux, n'est-ce pas? Cette longue colline, que nous descendons en écharpe par ce sentier étroit, est couverte de broussailles ; eh bien, c'est ici même et au delà de ces accidents de terrain qu'autrefois on cultivait, du temps des Hollandais, et que l'on recueillait toute la cannelle qui se consommait dans le monde entier. Aujourd'hui, l'on cultive cet arbre dans toutes les îles de la Malaisie.

— Je vois que la cannelle a fait place en partie aux bambous.

— La Providence pourvoit à tout, » répliqua malicieusement mon hôte ; « partout où s'implantent les Anglais et la race saxonne, le bambou croît spontanément pour les besoins de l'armée. »

Chemin faisant, je fis remarquer à mon cicéron que la route poudreuse portait ça et là des traces de nombreuses coulées, dont je ne m'expliquais pas la cause ni la nature.

« Ce sont des coulées de reptiles, » répondit M. Oliveira. « Dans les cantons habités par les catholiques, on voit peu de bêtes rampantes, saint Georges y a mis bon ordre. Mais ici, pays de païens, on ne peut faire cent cinquante pas sans rencontrer le *carouba*, qui se chauffe au soleil, sur les toitures de talipot : au premier coup de vent, la toiture et le carouba vous tombent sur la tête et sur les genoux. De plus, nous avons ici le *hicamella*, la *naya*, le *manilla*, trois reptiles redoutables que, dans sa colère, Dieu a jetés sur la terre de Ceylan, après en avoir chassé Adam et Ève et leur famille ; le *kobbera-guipu*, grand crocodile, véritable bête de l'enfer, dont la langue fourchue et bleuâtre brise un bœuf, dit-on ; le scorpion noir, long d'un doigt ; le *devocullo*, araignée chevelue, très venimeuse ; la *courvatch*, grande fourmi qui fouille le sol et y fait des labyrinthes comme les lapins, où hommes et bestiaux se cassent les jambes.

« En un mot, les reptiles sont si nombreux que la partie basse de Ceylan en est presque dépeuplée d'oiseaux et de petits animaux. Mais de toutes les bêtes

malfaisantes qui peuplent ce paradis, dont vous trouvez l'atmosphère embaumée, le *tic-polonga*, au nez obtus, aux yeux ardents comme deux tisons, est le serpent le plus dangereux et le plus féroce de la création. Les Cingalais le redoutent plus que dix crocodiles. Heureusement, le *tic-polonga* a deux ennemis acharnés, le *mangus*, espèce de hérisson, et le *rogera*, qui lui font une guerre à mort ; et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ce *rogera* n'est point venimeux.

— J'imagine que le succès de la lutte doit, neuf fois sur dix, tourner à l'avantage du *polonga*.

— Eh bien, c'est le contraire qui arrive. »

Le Portugais me faisait remarquer, le long du chemin, les diverses espèces de canneliers, dont la plupart sont aussi communs en certains endroits de Ceylan que les noisetiers dans nos forêts, mais impropre à la pharmacie. Le bois de cannelier est blanc et tendre comme celui du peuplier ; on s'en sert pour faire la cuisine. L'écorce des jeunes branches est aromatique ; les feuilles, très lancéolées et à fortes nervures, donnent à l'ébullition une huile que les perruquiers convertissent en pommade de Macassar.

Nous descendions, en ce moment, un sentier assez rapide, au bas duquel se groupaient quelques *ambalames* (chaumières), emmanchées (c'est le mot) dans

les troncs d'un bouquet de bibassiers, autour desquels s'enroulaient les longues lianes cordiformes de *convolvulus arborescens*, particuliers au pays ; un peu plus loin, un *viharé* (village) nous offrait un abri et de l'eau pour nos montures.

Mon compagnon demanda au *dissavé* (chef du village) de nous céder quelques-uns des superbes cocos que je voyais suspendus à des palmiers. Le *dissavé* refusa net, disant que ces fruits servaient à planter (1). Ce bonhomme nous fit entrer dans sa demeure, qui se composait d'une seule pièce assez spacieuse, meublée aussi simplement que la maison, cela va sans dire : un ou deux vases de cuivre, autant en terre cuite, voilà le plus gros de la vaisselle.

Le Cingalais a-t-il besoin d'une cuiller, il emmanche une moitié de coco dans un bâton ; pour passoire, il prend une natte de paille de riz. Sa cheminée est aussi simple que le reste : cinq ou six grosses pierres dans un coin de la case, voilà un âtre. Une liane, fixée à un bambou posé horizontalement dans l'angle de l'âtre, à un mètre au-dessus du feu, sert de crêmaillère ; la liane brûle et laisse tomber le vase brûlant sur les jambes de ceux qui sont auprès.

(1) Tont Hindou qui plante un arbre entre dans le paradis.

Les fenêtres sont superflues ; elles laisseraient pénétrer la chaleur et la lumière dans la maison, l'on n'y



Fig. 23. — Poterie vernissée (art hindou).

tient pas absolument. La porte est aussi basse et aussi étroite que possible, toujours en vertu de cette précaution. Mais pour avoir de l'air, on laisse une ouver-

ture dans la muraille ou dans le toit. La Cingalaise manque-t-elle de balai, elle ne s'embarrasse pas pour si peu : avec ses mains, elle ramasse le gros des ordures, mouche la lampe, lustre les murailles avec de la bouse de vache (animal sacré) pour éloigner les insectes et s'essuie les doigts à n'importe quoi. La cuisine est réglementée par la loi religieuse depuis des milliers d'années. Le riz, depuis la même époque, est assaisonné avec une sauce faite de tamarin, de poivre, de piment, etc. ; cela est infect, vous emporte le palais, mais il paraît que c'est très sain.

Ustensiles et outils n'ont point de place fixe dans la maison : on les pose au hasard, n'importe où.

L'indigène ne connaît pas l'usage du linge. Il n'a ni lit, ni commode, ni table. Avec trois mètres d'indienne, il s'habille, lui et sa femme, et se croit vêtu. L'étable abrite deux ou trois paires de buffles, quelques chèvres ; l'enclos produit des fruits, des légumes du pays : corovelles, jaquiers, papayers, pastèques, ananas. Veut-il se reposer et dormir, il s'étend sur le sol, là où la fatigue et le sommeil le prennent.

Il n'a besoin ni de montre ni de pendule ; il partage les heures à sa manière avec le cours du soleil et de la lune ; le *sindriamel*, espèce de volubilis, lui tient lieu de cadran solaire. Cette fleur s'ouvre très régu-

lièrement tous les matins à huit heures, ferme à midi, pour ne se rouvrir qu'à quatre heures du soir. Demandez-lui un rendez-vous, il vous répondra en vous montrant de la main un point de l'horizon. « Demain, comme ça, » ce qui voudra dire « quand le soleil sera là. »

Il y avait, ce soir-là et pendant que nous soupions, des conteurs, qui, comme en Perse, vivent aux dépens des Cingalais avec des histoires cousues d'assassinats, d'empoisonnements, pour lesquelles ils se passionnent si vivement, que l'on voit, en les observant, durant ces narrations, les poils de leur barbe se hérissier comme la fourrure d'un chat en colère.

Le Cingalais est sincèrement attaché à sa religion, mais il tolère volontiers les autres cultes à côté du sien, à la condition toutefois qu'on ne dira pas plus de mal de ses divinités qu'il n'en dit lui-même de celles des autres. Il reçoit les étrangers avec urbanité et ne lave pas, comme fait l'Hindou, la place où ils se sont assis. Son éducation se borne à apprendre l'alphabet, et, si sa mémoire n'est point trop rebelle, les douze ou quinze mille noms de son dieu Bramah. Quand il sait tout cela, il passe pour un savant.

Quelques-uns ont des notions médicales. A ce sujet, les études ne sont ni longues ni difficiles : il suffit d'ap-

prendre un peu d'astrologie et de savoir faire une infusion de feuilles quelconques. Vous cassez-vous une jambe ou un bras, le premier sorcier venu est appelé ; il vous coupe la jambe ou le bras avec un fer chauffé à blanc, cautérise les artères, et vous voilà guéri. Avez-vous le choléra, vite un sudorifique ou un sternutatoire ; quand le malade n'éternue pas trois ou quatre heures durant, il se croit un homme perdu.

Avez-vous été mordu par un serpent venimeux, la naja ou le manilla, dont le venin est des plus redoutables, l'esculape vous étend sur une natte, vous frotte les pieds, les jambes, la poitrine, les tempes, la tête, le dos avec de l'opium délayé dans du miel, et quatre heures après, vous êtes porté au... cimetière. Si vous êtes mort, ce n'est pas la faute du médecin, mais celle du mauvais génie, et, pour le chasser, on vous enterrer avec un bâton, un vieux chaudron et quelques corbeilles de fruits, de beurre, de riz, de miel et d'épices.

Le Cingalais se marie de bonne heure, moins pour se donner un intérieur, se créer une famille que pour avoir une bête de somme à son service. Il est d'usage que l'homme achète sa femme. L'homme donne tant pour la noce, tant pour les bijoux, tant pour le père, tant pour la mère qui l'a mise au monde, tant pour l'avoir allaitée. On badigeonne le mari de beurre rance,

on couvre la femme de bijoux de vieux cuivre et d'anneaux jusque dans les chevilles et les doigts de pied. Le mari lui passe un anneau dans la cloison du nez, c'est son alliance. Les deux époux sont placés face à face dans une boîte, la femme à reculons, et on les promène ainsi jusqu'à leur demeure ; après quoi, les invités se retirent et vont chez le père et la mère manger et boire au bonheur des époux, pendant que ceux-ci commencent leur lune de miel dans le silence et la solitude.

Ce n'est que le troisième jour que les père et mère viennent les visiter pour leur demander à l'un et à l'autre s'ils sont satisfaits, puis ils se retirent en semant dans la chambre nuptiale une poignée de riz, symbole de la fécondité.

La manière du Cingalais de faire du pain ne lui demande pas un effort prodigieux d'intelligence : il délaie avec ses doigts de la farine de millet dans une moitié de calebasse ou de coco, prend un morceau de pâte entre les deux mains, la roule et la pétrit sur les épaules nues du premier voisin venu. Cela fait, il jette sa galette sur un caillou brûlant : en moins de cinq minutes, la chose est cuite.

La culture de la mouche à miel ne demande pas davantage de soins. Fabriquer des ruches lui réclamerait

trop de temps : il creuse un trou en terre, comme une rigole, le fait communiquer avec d'autres tranchées, y introduit des branches d'arbre, recouvre le tout de branchages et de terre : voilà une ruche superbe, qui lui permet de prendre sans danger du miel quand il en a besoin.

Disons tout de suite que, à Ceylan comme dans l'Inde, la population est divisée en castes nombreuses, d'où nul ne peut sortir. Les hautes classes peuvent seules bâtir en briques ou en pierre et couvrir leurs maisons en tuiles. Le gouvernement a trouvé ces usages établis et les respecte.

Voici une histoire que me racontait Oliveira et qui donne une idée du despotisme de cette réglementation. Un jour, le commandant de Colombo, très satisfait d'un *rodian* (paria de Ceylan) qu'il avait à son service depuis dix ou douze ans, lui donna toutes ses défroques, parmi lesquelles se trouvait une paire de bottes assez présentables, et lui remit en même temps l'autorisation par écrit de les porter. Or un *rodian* doit, quelque temps qu'il fasse, marcher pieds nus : la loi le veut ainsi. Le malheureux *rodian*, un jour de fête, mit ses bottes et alla se pavanner dans la ville. Le ciel fut tombé sur la tête des Cingalais qu'ils n'eussent pas été plus abasourdis. Ils crièrent au sacrilège,

s'ameutèrent, poursuivirent l'imprudent et le rouèrent de coups; sans l'intervention de la police locale, il eût été lapidé sur l'heure.

Le commandant de Colombo dut reprendre son autorisation et le paria quitter ses bottes et continuer d'aller, comme devant, les pieds nus.

X.

RETOUR AU LOGIS.

Après les salines de Pottalam, le pays devenait plus montueux.

Nous entrions dans ces entassements de rochers, de mamelons, s'enchevêtrant les uns dans les autres, labyrinthes d'étroites vallées, enveloppées de forêts impénétrables, refuges de tous les fauves du pays, dangereux à traverser, et au milieu desquels la tradition musulmane place le paradis terrestre. Cette tradition s'étend jusqu'au détroit qui sépare Ceylan du continent hindou. Ce détroit, peu profond, découvre à marée basse une série de rochers, auxquels les Cingalais ont donné le nom de *pont d'Adam*. Aux heures de marée, les tigres et autres fauves, voire des élé-

phants, passent du continent dans l'île, ou de celle-ci dans l'Inde.

La route, moins monotone, était égayée par de nombreuses rizières, enveloppées de mango et de māriva qui en brisaient l'uniformité. Plus loin, des manguiers couvraient de leurs feuilles des hangars qui abritaient des idoles ; puis d'autres essences, telles que le *pipal* et le *boboul*, grands arbres à feuillages épais et charnu, de majestueux *panaï* (palmiers), que les Européens ne cessent d'admirer. Le contraste des diverses espèces de palmiers, les uns aux têtes étoilées, les autres aux vastes branches en parasol, est étrange et presque féerique. Le *panaï* est le roi de cette famille gigantesque, dans laquelle on rencontre le cocotier, qui ne pousse et mûrit ses fruits que dans le voisinage de la mer, et le chou palmiste, dont la tige balance sa tête élégante à cinq ou six hauteurs d'homme.

L'atmosphère se faisait lourde, et la respiration pénible.

« Hâtons-nous, » dit mon hôte, « voilà un *toufanne* qui s'annonce. »

Or un *toufanne* est quelque chose comme un cyclone, dont il est bon de se garantir. Il fallut nous arrêter au premier viharé et aller frapper à la porte d'un autre brahmine de la connaissance de M. Oli-

veira, dont plusieurs rangées de *havar* (gommiers rouges), de *magary* et d'autres merveilleuses floraisons aux parfums délicieux, entouraient la case. Nous étions haletants comme des fiévreux.

Peu à peu, le pays se fit plus accidenté, le sol plus tourmenté, et nous pouvions suivre des yeux ces innombrables et étranges dentelures des montagnes de Kandy, ancienne capitale du pays, qui vont s'étageant jusqu'à la base du pic d'Adam, pointu comme une flèche gothique. Les fakirs entretiennent dévolement les prétendues tombes de Caïn et d'Abel, gros cônes de verdure, tapissés de fleurs et de rhododendrons.

Depuis notre départ de la pêche, la lune répandait chaque soir les reliefs de son disque argenté sur la jungle et les crêtes des montagnes, pour se jouer sans doute de la lumière blafarde et vacillante de nos misérables torches, juchées au sommet des bambous, que portaient nos gens pour traverser les mauvais endroits et en éloigner les bêtes fauves. Sans cette précaution, les voyageurs courraient grand risque d'être assaillis par des éléphants sauvages aussi bien que par des tigres et des panthères, les plus dangereux sujets de la race féline, qui heureusement redoutent de se roussir le poil.



Fig. 21. — Palmier de l'Inde méridionale.

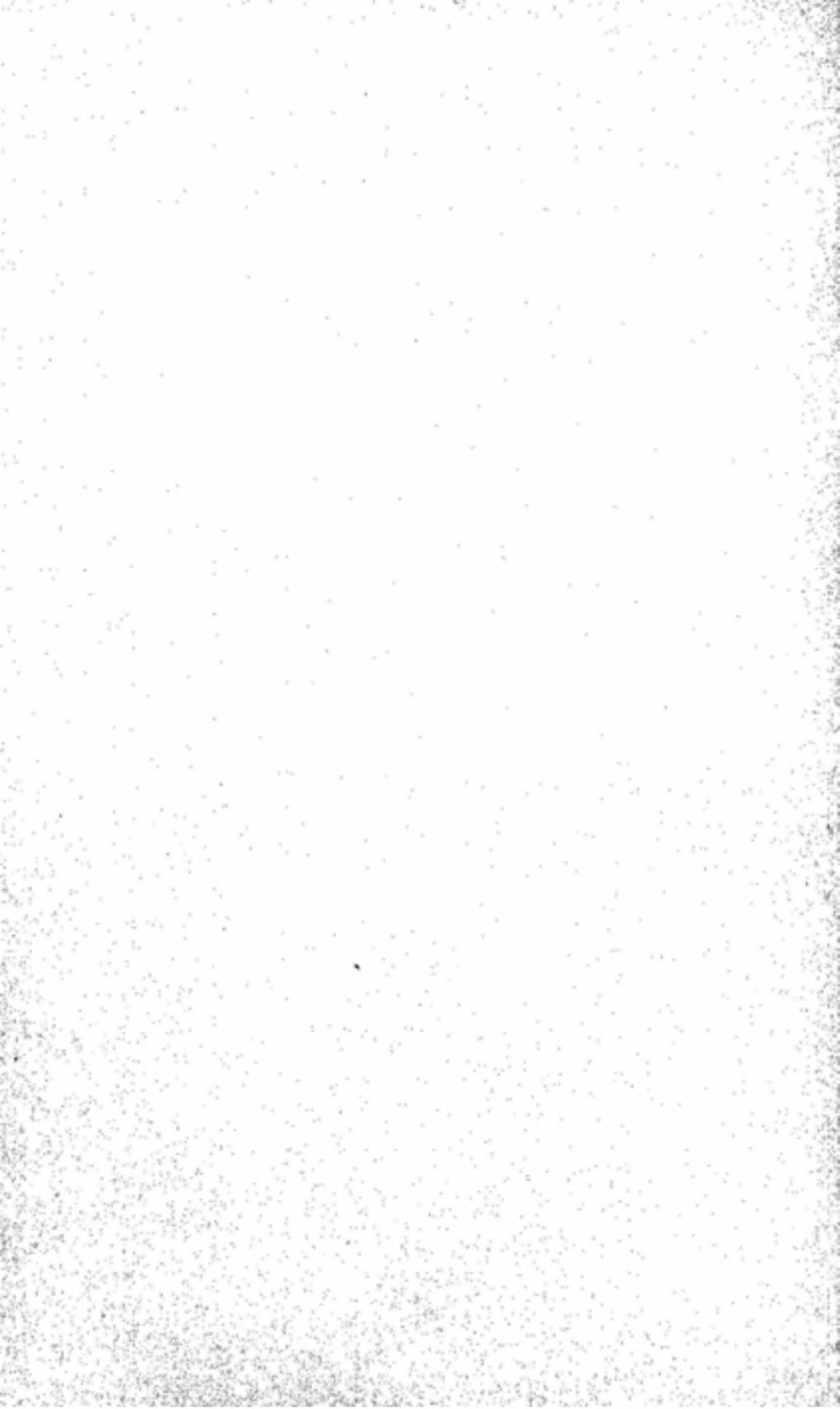


Le quatrième jour, nous rentrions, dans la matinée, à Kankamunde, chez mon aimable hôte.

Lorsque Madoc aperçut sa demeure, il tira de sa trompe des sons charivariques, que reconnut la dona Camona, qui accourut aussitôt, en compagnie des deux jeunes filles, féliciter le maître de son heureux retour.

Nous entrâmes dans le salon, meublé simplement de nattes en jonc, d'une grande table de marbre au milieu, et de deux étagères en bois de citronnier de chaque côté, qui portaient des statuettes de saints et de saintes. Une dizaine de chaises en bambou cannées, rangées ça et là, supportaient les unes des livres, les autres des journaux, des brochures, des manuscrits, des objets curieux. Le Portugais passa un autre habit, et accrocha à un clou sa coiffure galonnée.

Pendant que Camona fabriquait la limonade et préparait les oranges et les pastèques, je pus, à mon aise, examiner les nièces de mon hôte, tendres et aimables fleurs, un peu safranées, commençant à s'épanouir à la vie, les yeux vifs et pleins de malice, bonnes et douces figures exprimant la bonté et la naïveté. Elles avaient la tête ovale, la figure un peu allongée, le nez romain, des sourcils arqués d'une



Restez avec nous jusque-là, si rien ne vous rappelle ailleurs ; vous signerez au contrat, vous assisterez à la noce et vous accompagnerez les mariées jusqu'à leur demeure. Cette dernière phase se fait ici en grande pompe. Puis, de là, je vous conduirai jusqu'aux mines de diamants.

— C'est convenu, » s'écrièrent joyeusement en chœur les jeunes filles et la *segnora Camona*, qui avaient entendu notre conversation.

« Caramba ! » fit le Portugais, de l'air le plus sévère qu'il put donner à sa figure, « vous écoutiez à la porte ? »

Camona avait les oreilles percées de grands trous, comme les femmes *Boutocoudos*, dans lesquels elle plaçait du papier à cigarette. Peu effrayée de la voix de basse-taille de son maître, elle tira de l'une d'elles un papier, y mit une pincée de tabac haché, qu'elle sortit du fond de sa poche, le roula et l'ayant humecté de sa lèvre, en la passant le long de son râtelier de clous de girofle, elle me l'offrit. Je dus, pour être poli, surmontant quelques instants de répugnance, prendre cette cigarette et la fumer au plus vite ; en trois aspirations, il n'en restait plus que des cendres.

« Dans combien de semaines le mariage ? » demandai-je.

— Fin juillet.

— Alors, j'ai le temps d'aller à Kandy visiter le palais des anciens rois de Ceylan, et grimper jusqu'au faîte du pic d'Adam. »

Cette excursion s'accomplit le plus heureusement du monde, et je fus de retour juste à l'époque indiquée.

La double cérémonie eut lieu dans l'église de la paroisse, au milieu d'un énorme concours d'invités et de curieux. La signora Camona m'embrassa avec effusion et me refit une cigarette, que je dus brûler immédiatement pour ne pas la blesser. La brave et digne femme était tout habillée de rose, couleur qui faisait ressortir davantage sa chevelure d'ébène, toujours réfractaire au peigne et à la pommade du coiffeur, et toujours ébouriffée comme un nid de cigogne.

Les fêtes durèrent plusieurs jours, puis les jeunes mariées se rendirent à Colombo, où elles devaient l'une et l'autre passer leur lune de miel. Leur oncle m'offrit une place à côté de lui, sur le dos de Madoc, pour les accompagner.

En quittant Colombo, je me rendis, en suivant la côte, à Pointe de Galles, où je devais rencontrer mon ami le docteur Roux, revenant de Calcutta. Il avait

failli se faire tuer par un *cobra di capello*, vipère hieduse, ronde comme un boudin, très agressive et féroce, dont le venin est d'une subtilité presque foudroyante, et qui, dans les possessions anglaises de la péninsule hindoue, tue, bon an mal an, 7 à 8,000 personnes et plus.

Pour rentrer en Europe, nous prîmes passage sur *le Cambodge*, un de nos plus beaux transatlantiques, faisant rapidement le trajet de Marseille dans l'Inde, la Chine, le Japon, etc., par l'isthme de Suez et la mer Rouge.

FIN.



TABLE.

I. — La caravane. — A travers les steppes.....	7
II. — Attaque de la caravane par les Kurdes.....	22
III. — La Perse. — Ispahan.....	29
IV. — Mœurs et coutumes des Persans.....	40
V. — L'île de Ceylan	46
VI. — La Perle.....	59
VII. — La pêche aux perles.....	75
VIII. — La pêche aux perles (<i>suite</i>).....	95
IX. — La vie des insulaires.....	115
X. — Retour au logis.....	130

~~C~~ 271917b

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.